

Université de Montréal

Les fonctions de l'ennui dans cinq œuvres du XVIII^e siècle.
Analyse interdiscursive.

par
Geneviève Guay

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maître ès sciences
en études françaises

Février 2004

© Geneviève Guay, 2004



PQ

35

U54

2004

v. 027

C.

C

C



Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Ce mémoire intitulé :
Les fonctions de l'ennui dans cinq œuvres du XVIII^e siècle.
Analyse interdiscursive

présenté par :
Geneviève Guay

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Benoît Melançon
directeur du mémoire

Ugo Dionne
président-rapporteur

Robert Melançon

Sommaire

L'ennui est amplement représenté dans les textes littéraires et scientifiques français du XVIII^e siècle. Pourtant, peu d'études lui ont été consacrées et celles-ci tiennent rarement compte du fait qu'il puisse se manifester différemment selon le genre des œuvres. Dans ce travail, il s'agira de s'appuyer sur ces études tout en postulant que l'ennui est plus qu'un thème. Nous analyserons ses différentes fonctions dans cinq textes de genres différents (roman, lettre, essai philosophique, traité de morale et traité de médecine). Le corpus sera constitué des *Bijoux indiscrets* de Diderot (1748), des *Lettres à Voltaire* de Mme du Deffand (1759-1775), de *L'art de jouir* de La Mettrie (1753), des *Essais sur divers sujets de littérature et de morale* de l'abbé Trublet (1754-1760) et du *Traité des affections vaporeuses des deux sexes* du docteur Pomme (1767). Cette diversité nous donnera l'occasion d'aborder la question dans une perspective interdiscursive

Comme nous pourrons l'observer, l'ennui occupe, dans ces œuvres, diverses fonctions. Certaines d'entre elles sont présentes dans tout le corpus, comme les fonctions de critique et de transmission du savoir. D'autres dépendent du genre, de la visée du texte ou du public auquel il s'adresse. Pour les auteurs, traiter de ce mal, le décrire et l'expliquer permet de critiquer, de persuader, de transmettre des savoirs et de justifier la recherche des plaisirs. Ils ne se contentent pas seulement de décrire l'ennui, mais ils l'utilisent pour

mieux transmettre leurs idées et leur conception du monde dans différents discours.

Mots clés : littérature française, XVIII^e siècle, ennui, interdiscursivité, médecine, morale

Abstract

A large number of literary texts and scientific documents of the Eighteenth century deal with boredom. However, few critical surveys are specifically devoted to this topic. When they deal with boredom, they rarely consider its manifestations in light of the different literary genres in which it appears. We will base our thesis on those studies while postulating that boredom is more than a theme. We will examine its diverse functions in five texts covering five literary genres (a novel, some letters, a philosophical essay, a moral treatise and a medical one). The corpus will be composed of the *Bijoux indiscrets* by Diderot (1748), of Mme du Deffand's letters to Voltaire (1759-1775), of *L'art de jouir* by La Mettrie (1753), of the *Essais sur divers sujets de littérature et de morale* by Trublet (1754-1760) and of the *Traité des affections vaporeuses des deux sexes* by Pomme (1767). This diversity will allow us to submit our object to an interdiscursive approach.

As we will observe, boredom holds several functions in those works. Some of them are present in the whole corpus, like the critical function and the function of transmitting knowledge. Some others depend on the genre, on the aim of the text and on the public to which it is dedicated. The authors describe and explain this sorrow in order to comment, convince, transmit learning and justify the pursuit of pleasure. Not only do they portray boredom but they use it to spread their ideas and conceptions of the world.

Key words: French literature, Eighteenth century, boredom, interdiscursivity,
medicine, morals

Table des matières

Introduction.....	1
Chapitre premier : L'ennui, l'opulence et la satiété dans <i>Les bijoux indiscrets</i> de Diderot	8
1.1. Introduction	9
1.2. L'ennui comme critique	12
1.3. L'ennui, moteur du récit.....	17
1.4. Le pouvoir de l'ennuyé.....	18
1.5. Savoir se divertir	21
1.6. Conclusion.....	24
Chapitre II : L'ennui et le malheur d'être née selon Mme du Deffand	28
2.1. Introduction	29
2.2. S'ennuyer pour mieux persuader. Lettre du 1 ^{er} novembre 1760	30
2.2.1. L'ennui comme baromètre du goût.....	31
2.2.2. L'excuse de l'ennui.....	32
2.2.3. Décrire l'ennui pour être divertie.....	34
2.3. La conséquence d'une condition humaine malheureuse. Lettre du 1 ^{er} avril 1772.....	36
2.3.1. L'ennui, le mal de la vie.....	37
2.3.2. Compréhension du mal et immobilisme	39
2.3.3. L'ennui, le temps et le néant	43
2.4. Conclusion.....	46
Chapitre III : <i>L'art de jouir</i> de La Mettrie ou l'art d'ignorer l'ennui	50
3.1. Introduction	51
3.2. L'ennui, contrepoint de la volupté	54
3.3. L'ennui et la société, le plaisir et la nature.....	59
3.4. Peur de l'ennui et transmission de l'art de jouir.....	65
3.5. Conclusion.....	70
Chapitre IV : L'ennuyé et l'ennuyeux dans les <i>Essais sur divers sujets de littérature et de morale</i> de Trublet.....	73
4.1. Introduction	74
4.2. Tempérament, plaisir et occupation	76
4.3. La justification du plaisir.....	80
4.4. Comprendre, agir et guérir	82
4.5. Ennui et vie en société.....	85

4.6. L'ennui et le malheur des riches.....	88
4.7. Conclusion.....	92
Chapitre V : De l'ennui aux vapeurs : comprendre et combattre avec la médecine du Dr Pomme.....	95
5.1. Introduction	96
5.2. Combattre et convaincre les spécialistes	99
5.2.1. Les vapeurs comme objet de polémique	99
5.2.2. Les vapeurs et le savoir médical	104
5.3. Séduire et guérir les vaporeux	106
5.3.1. Vapeurs et style de vie	106
5.3.2. Vulgariser pour guérir	110
5.4. Conclusion.....	112
Conclusion	114
Bibliographie	122

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier M. Benoît Melançon d'avoir accepté de diriger mon mémoire. Je lui suis reconnaissante pour sa disponibilité, ses précieux conseils, la précision de ses corrections et ses nombreuses suggestions. J'ai apprécié tout particulièrement le respect dont il a fait preuve envers mon travail et mes opinions.

Dans mon entourage, j'éprouve une reconnaissance toute spéciale envers mon allié, Davy Bigot, pour sa patience, son soutien et son aide autant linguistique qu'informatique. Je remercie également Marie-Ève Ducharme et Geneviève Boucher pour l'amitié, les encouragements et les discussions enflammées.

Je souhaite exprimer ma gratitude envers la Faculté des études supérieures pour son soutien financier lors de la préparation de ce mémoire.

Introduction

L'ennui, cette « espèce de déplaisir qu'on ne saurait définir » et qui est le « plus dangereux ennemi de notre être et le tombeau des passions¹ », est abondamment représenté dans les textes littéraires et scientifiques français du XVIII^e siècle. Selon l'article « Ennui » de l'*Encyclopédie*, que l'on vient de citer, il est une préoccupation constante dans un siècle où les idées du bonheur et du progrès semblent pourtant dominantes. Jusqu'à maintenant, les rares études consacrées à la question de l'ennui en littérature demeurent en grande partie thématiques. Elles tiennent rarement compte du fait que l'ennui puisse se manifester différemment selon le genre des œuvres et elles traitent de façon allusive des liens entre les discours littéraire et scientifique. C'est, au contraire, ces liens qui seront étudiés ici.

Depuis une vingtaine d'années, quelques textes ont porté sur l'ennui dans la littérature. Peu de grands ouvrages y sont cependant entièrement consacrés. Les travaux de Bouchez², de Huguet³, de Jonard⁴, de Leconte⁵, de Deprun⁶, de Khun⁷ et de Mauzi⁸ permettent de saisir l'importance de cette

¹ Chevalier de Jaucourt, « Ennui », dans Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 5, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966, p. 693.

² Madeleine Bouchez, *L'ennui de Sénèque à Moravia*, Paris, Bordas, 1973, 207 p.

³ Michèle Huguet, *L'ennui et ses discours*, Paris, Presses universitaires de France, « Philosophie d'aujourd'hui », 1984, 228 p.

⁴ Norbert Jonard, *L'ennui dans la littérature européenne. Des origines à l'aube du XX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 1998, 213 p.

⁵ Frantz Antoine Leconte, *La tradition de l'ennui splénétique en France*, New York, Peter Lang, « Reading Plus », 1995, 267 p.

⁶ Jean Deprun, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1979, 454 p.

maladie de l'âme dans les textes littéraires depuis l'Antiquité. La majorité des études propose un parcours historique de l'ennui, de l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle, cela dans la littérature française ou, plus largement, dans la littérature européenne. Ces travaux offrent un panorama rapide du thème de l'ennui en couvrant un large éventail d'œuvres. Bien qu'utiles comme ouvrages d'introduction, ils courent le risque de ne présenter qu'un vaste catalogue répertoriant les occurrences de l'ennui dans différents textes, sans véritable problématique (Benrekassa⁹, Bouchez). Les textes qui opèrent une coupe synchronique d'un siècle ou moins (Mauzi et Deprun) permettent, eux, une analyse plus en profondeur du sujet. C'est ici l'approche que nous nous proposons d'adopter.

S'ils ont aussi une portée historique, tous ces textes critiques cherchent d'abord à déterminer les causes des manifestations de l'ennui dans la littérature. L'explication socioculturelle semble la plus répandue. Selon la condition sociale, l'éducation, le milieu de vie (urbain ou rural) et la religion, l'ennui différerait et subirait des mutations. Huguet, Deprun et de la Garanderie¹⁰ s'attachent également aux implications philosophiques liées à l'ennui, car elles

⁷ Clifford Reinhard Khun, *The Demon of Noontide : Ennui in Western Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1976, 395 p.

⁸ Robert Mauzi, « Les maladies de l'âme au XVIII^e siècle », *Revue des sciences humaines*, 100, 1960, p. 459-493.

⁹ Geneviève Benrekassa, *Le mal de vivre*, Paris, Hachette, «Thèmes et parcours littéraires », 1975, 110 p.

¹⁰ Antoine de la Garanderie, *La valeur de l'ennui*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1968, 121 p.

supposent une conception particulière de l'homme (lien entre le corps et l'âme, déterminisme, etc.). La plupart de ces chercheurs ne résistent pas à la tentation d'expliquer l'ennui dans les œuvres par la vie des auteurs en en faisant des cas cliniques (Diderot connaît l'ennui en prison, La Mettrie fuit l'ennui dans une recherche effrénée du plaisir, etc.). Mme du Deffand, entre autres, est souvent citée en exemple dans beaucoup de ces textes critiques. On y décrit l'évolution de son ennui, les moyens qu'elle utilise en vain pour l'enrayer, son milieu social, mais on ne tient pas compte de l'aspect littéraire de sa correspondance, de ce qu'elle propose comme *représentation*. Ce type d'analyse se retrouve bien évidemment dans les textes critiques consacrés uniquement à Mme du Deffand et à sa correspondance (Doscot¹¹ et Craveri¹²). Pour notre étude, nous préférons ne pas utiliser cette approche.

Dans les travaux critiques, le choix des auteurs et des œuvres étudiés est fait en fonction de la présence du thème de l'ennui. Les écrivains sont associés à un type précis d'ennui et ils ont une fonction exemplaire (*nonchaloir* de Charles d'Orléans, *mal de vivre* de Mme du Deffand, etc.). Le théâtre, les correspondances, les romans et les essais sont tous analysés de la même façon, sans tenir compte du fait que l'ennui puisse se manifester différemment selon le genre. Les recherches demeurent en grande partie thématiques et on ne

¹¹ Gérard Doscot, *Madame du Deffand, ou, le monde où l'on s'ennuie*, Lausanne, Rencontre, « Ces femmes qui ont fait l'histoire », 1967, 226 p.

¹² Benedetta Craveri, *Madame du Deffand et son monde*, Paris, Seuil, 1982, 441 p.

s'attache pas aux fonctions particulières de l'ennui, selon les genres et les types de discours (littéraire, scientifique, moral). Dans ce travail, il s'agira de s'appuyer sur ces études, mais en postulant que l'ennui est plus qu'un thème récurrent de la littérature du XVIII^e siècle.

Les liens étroits entre les discours médicaux, moraux et littéraires sur l'ennui sont mis de l'avant dans les textes critiques. Toutefois, la plupart de ces textes ne font qu'énoncer cette réalité sans vraiment expliquer de quelle façon pareille interdiscursivité fonctionnerait. Seuls Mauzi et Huguet présentent l'ennui dans la littérature comme l'illustration d'un discours médical. Encore là, il s'agit de répertorier les manifestations de l'ennui et de ses corollaires (vapeurs, mélancolie, etc.) sans vraiment les analyser. Il reste donc à démontrer de quelles façons les liens entre ces différents discours s'établissent.

À la lumière de ce survol des travaux récents, il apparaît que l'étude thématique et historique de l'ennui dans la littérature française a été suffisamment traitée dans des textes complets et synthétiques. Il nous reste maintenant à chercher les fonctions spécifiques de l'ennui dans différents discours littéraires, moraux et médicaux.

Dans le cadre de notre étude, la période retenue est celle qui couvre le règne de Louis XV (de 1723 à 1774), période où l'on retrouve, comme le prouve une recherche lexicale dans le *Trésor de la langue française* de

l'Université de Chicago, une forte présence du terme « ennui » dans divers types d'œuvres (2299 occurrences de 1723 à 1774, pour 885 de 1671 à 1722 et 1701 pour les années 1775 à 1823). Ces statistiques n'ont pas de valeur absolue, mais elles nous paraissent être un indicateur utile de l'importance de la question que nous étudions.

Nous analyserons les différentes fonctions de l'ennui dans cinq « textes » : *Les bijoux indiscrets* de Diderot (1748), les *Lettres à Voltaire* de Mme du Deffand (1759-1775), *L'art de jouir* de La Mettrie (1753), les *Essais sur divers sujets de littérature et de morale* de l'abbé Trublet (1754-1760) et le *Traité des affections vaporeuses des deux sexes* du docteur Pomme (1767). Cette approche permettra d'envisager les œuvres de notre corpus sous un jour nouveau, puisque, si elles ont souvent été commentées et analysées, peu des commentaires et analyses qu'on leur a consacrés portent sur l'ennui. La diversité des œuvres choisies – roman, lettre, essai philosophique, traité de morale et traité de médecine – assure également une plus grande portée à la recherche, en abordant la question dans une perspective interdiscursive.

Comme nous pourrions l'observer dans notre étude, l'ennui occupe, dans ces œuvres, diverses fonctions. Si certaines d'entre elles se retrouvent dans la majorité des textes du corpus, comme les fonctions de critique et de transmission du savoir, d'autres dépendent en grande partie de la visée du texte ou du public auquel il s'adresse. Dans *Les bijoux indiscrets*,

l'ennui né de la satiété et de l'opulence illustre, entre autres, le pouvoir du sultan Mangogul sur ses sujets. Il n'est pas, comme chez Mme du Deffand, une souffrance permanente ou un mal de vivre. Pour elle, décrire son ennui est un outil de persuasion pour obtenir ce qu'elle veut de Voltaire, mais aussi une façon de dresser un constat pessimiste de la condition humaine. Si les plaisirs ne lui sont d'aucun secours, il n'en va pas de même pour La Mettrie. L'ennui donne à celui-ci l'occasion de justifier et de valoriser la jouissance en montrant que seul le voluptueux est à l'abri de ce mal, qui est un obstacle au bonheur. Les essais de Trublet ont, eux aussi, une visée utilitaire, puisqu'ils contiennent des conseils pour être heureux. En traitant des différents moyens de vaincre l'ennui, l'abbé incite ses lecteurs à jouer un rôle déterminant dans leur quête du bonheur et à ne pas être passifs. Cette fonction se retrouve également dans le traité du Dr Pomme : lorsqu'il s'adresse aux vaporeux, il leur explique comment éviter les vapeurs, qui sont une aggravation de l'ennui. Les traitements qu'il propose sont aussi un outil polémique pour combattre les méthodes et les préjugés des spécialistes.

Chapitre premier

**L'ennui, l'opulence et la satiété dans
Les bijoux indiscrets de Diderot**

1.1. Introduction

Peu de textes critiques traitent de l'ennui dans l'œuvre de Diderot et, plus particulièrement, dans *Les bijoux indiscrets*. On analyse plutôt cette sensation dans la vie de l'auteur à partir de sa correspondance ou des événements de sa vie privée. Par exemple, Frantz Antoine Leconte décrit l'ennui de Diderot lors de son séjour en prison :

il est très inhabituel de nourrir l'idée du suicide quand on vous accorde en prison tant de privilèges [...]. Pareille distension de la perception entraîne une désintégration du réel, qui, à son tour, provoque des pensées et réactions extrêmes. C'est là l'une des manifestations les plus courantes de l'ennui splénétique¹.

D'autres auteurs, comme Michèle Huguet, s'interrogent sur les raisons de son intérêt pour cette maladie de l'âme : « Pourquoi émerge-t-elle comme thème dominant chez ceux-là même qui, comme Voltaire ou Diderot, sont engagés dans l'avènement d'un monde où la science et la rationalité doivent remplacer la théologie²? » Comme pour Mme du Deffand, lorsqu'on traite de cette sensation, on analyse l'auteur comme un cas plutôt que de chercher le rôle qu'elle occupe dans ses œuvres.

Pourtant, l'ennui décrit dans *Les bijoux indiscrets* diffère, en partie, de celui que l'on retrouve dans d'autres textes contemporains. Contrairement à ce qui se passe chez Mme du Deffand, cette sensation n'est pas présentée comme un problème individuel ou un mal de vivre. Ainsi que l'écrit Frantz Antoine Leconte, « Diderot met lui aussi le thème de l'ennui au centre de

¹ Frantz Antoine Leconte, *La tradition de l'ennui splénétique en France*, New York, Peter Lang, « Reading Plus », 1995, p. 155.

² Michèle Huguet, *L'ennui et ses discours*, Paris, Presses universitaires de France, « Philosophie d'aujourd'hui », 1984, p. 102.

ses préoccupations, mais il le traite en débat intellectuel et scientifique et non comme un malaise personnel³.» Pour Diderot, l'ennui est inévitable et il peut atteindre les pauvres comme les riches, les grands comme les petits. Il n'y a pas, comme chez Trublet, de mérite supérieur pour un riche à chasser l'ennui et à atteindre le bonheur. Au contraire, les problèmes des pauvres sont souvent plus graves. Pour le dire avec Robert Mauzi, «Diderot se révolte contre l'hypocrisie consistant à tenir pour équivalent l'ennui, douleur morale ou d'imagination, réservée à ceux qui n'en connaissent pas d'autre, et la misère, détresse physique, qui anéantit l'homme tout entier⁴.»

Les remèdes proposés dans *Les bijoux indiscrets* se rapprochent plutôt de ceux de La Mettrie et du Dr Pomme, qui suggèrent la variété des plaisirs, les divertissements et la modération. Diderot présente ainsi des personnages, comme le sultan, qui vivent dans l'opulence, l'oisiveté et la satisfaction des sens. Riche et puissant, le sultan Mangogul n'est pas pourtant épargné par les tourments de l'ennui, même auprès de sa favorite, Mirzoza. Si ce sentiment ne remet pas en question leur amour, il n'en demeure pas moins un mal auquel il faut trouver un remède.

Plus précisément, dans *Les bijoux indiscrets*, l'ennui occupe quatre fonctions liées entre elles. Il est d'abord perçu comme une critique sévère par la favorite; elle voit dans les signes manifestes de l'ennui du sultan son incapacité à le divertir et à le séduire par ses discours. L'ennui et ses signes

³ Frantz Antoine Leconte, *op. cit.*, p. 147.

extérieurs, comme le bâillement ou le silence, sont autant de commentaires sur la qualité de la narration des discours – que ce soit ceux de la favorite, des bijoux ou des savants –, discours qui utilisent le savoir comme un simple divertissement.

L'ennui du sultan est également à la source de toutes les actions des personnages. Mirzoza, soucieuse de divertir le sultan, lui suggère de faire appel au génie Cucufa, qui lui donnera l'anneau magique. Ce sont les essais de l'anneau qui structureront le roman. Ils chassent l'ennui du sultan et l'aident aussi à la conduite de l'État en démasquant les hypocrites et les menteurs.

L'agitation créée autour de Mangogul lorsqu'il manifeste son ennui devient une illustration de son pouvoir, car il attend que les autres trouvent une solution à son mal. Il ne cherche pas à y remédier lui-même et il ne se soucie pas non plus d'être une cause d'ennui pour les autres. Son statut de sultan, avec les pouvoirs et les privilèges qui en découlent, fait qu'il n'a pas besoin de rechercher l'estime des autres.

Le remède à l'ennui, qui tient à la fois de la curiosité et de la nouveauté, permettra, enfin, la transmission d'un savoir érotique et d'un savoir sur l'ennui. Le désir de connaître toutes les intrigues de Banza pour se divertir donne l'occasion au sultan d'entendre des secrets bien cachés et

⁴ Robert Mauzi, « Les maladies de l'âme au XVIII^e siècle », *Revue des sciences humaines*, 100, 1960, p. 462.

de dévoiler la vérité. Sa curiosité et son besoin de constamment varier les plaisirs et les divertissements montrent qu'il connaît ce qu'il doit faire pour éviter l'ennui, même s'il compte sur les autres pour lui procurer un répit.

1.2. L'ennui comme critique

Lorsque le sultan manifeste des signes visibles d'ennui, Mirzoza les interprète immédiatement comme une critique à son endroit. Son rôle de favorite la rend responsable des divertissements et des plaisirs du sultan. Pour elle, constater que Mangogul « s'ennuie à périr⁵ » équivaut à un échec. Le refus du sultan d'avouer ouvertement à Mirzoza qu'il s'ennuie montre bien qu'elle pourrait le percevoir comme une critique sévère : « Non madame, reprit Mangogul en baillant à demi; le moment où l'on vous voit n'est jamais celui de l'ennui » (p. 36). En société, l'ennui et ses signes extérieurs peuvent être perçus comme une forme de critique sur le goût ou sur la qualité de la personne. Mirzoza est présentée comme une femme qui possède « au souverain degré le talent si nécessaire et si rare de bien narrer » (p. 35). Elle est particulièrement sensible à ce genre de critique, puisque l'art de la narration est la qualité essentielle qui a fait d'elle la favorite du sultan parmi les autres femmes de la cour : « mais qui sait les histoires de toutes ces folles? Et quand on les saurait, qui me les réciterait comme vous? » (p. 36). Comme toute habile narratrice, elle est attentive aux signes extérieurs de l'ennui : « vous rêvez, vous êtes distrait, vous baillez » (p. 36).

⁵ Denis Diderot, *Les bijoux indiscrets*, Paris, Garnier-Flammarion, « GF », 1968, p. 36. Les références entre parenthèses sont toutes à cette édition.

Elle se perçoit rapidement comme la cause de cet état : « je ne vauX plus rien pour le plaisir » (p. 36) et « me voilà bien vieille » (p. 36). L'ennui du sultan ne naît pas de la solitude, mais des discours ou, ici, de l'absence de discours : « Enfin il y avait des jours où Mangogul et Mirzoza avaient peu de choses à dire » (p. 35). Les talents de narratrice de Mirzoza font de la conversation son domaine et l'ennui du sultan est, pour elle, une critique sévère : « Sa hauteesse lui avait paru prendre tant de plaisir au récit qu'elle lui faisait des aventures galantes de la ville, qu'elle regrettait de n'en plus avoir à lui raconter » (p. 36).

Lorsque les discours sont prononcés avec art, comme le fait Mirzoza, ils peuvent être une arme de séduction efficace: « Le sultan ne put résister à ce discours; il s'élança de son fauteuil vers sa favorite » (p. 160). Ils occupent un rôle primordial dans tout le roman, ainsi que le souligne Thomas Kavanagh: « *Les bijoux indiscrets* is a story of stories: a story of the desire for telling and of the effects they will have upon their audience⁶. » Dans le royaume de Banza, la narration des histoires sert à chasser momentanément l'ennui. Toutefois, lorsque les discours ne sont pas bien prononcés, ils deviennent eux-mêmes une source d'ennui. Ce qui était un remède au mal en devient la cause. Les critiques faites lorsqu'un discours est trop académique, trop répétitif ou trop long montrent la nécessité de bien maîtriser l'art de la narration pour ne pas être ennuyeux. Les discours académiques, philosophiques et scientifiques sont presque invariablement

⁶ Thomas Kavanagh, « Language as Deception : Diderot's *Les Bijoux indiscrets* », *Diderot Studies*, 23, 1988, p. 109.

liés à l'ennui: « De par Brama, s'écria le sultan en bâillant, madame a fait une dissertation académique! » (p. 201); « Ahi! dit Mangogul en bâillant et se frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais de philosophie; ces conversations sont malsaines » (p. 169). Pareilles critiques se retrouvent jusque dans les titres de chapitre où l'on juge de la qualité du contenu: « Chapitre X. Moins savant et moins ennuyeux que le précédent. Suite de la séance académique ». Le narrateur des *Bijoux indiscrets* va même jusqu'à critiquer les choix de l'auteur congolais dont il prétend traduire le texte en lui reprochant de trop se répéter: « Une réflexion si commune ne valait pas la peine qu'il se répêât : mais il m'a semblé que c'était le défaut de tous les auteurs du Congo, de tomber dans des redites » (p. 121). Les discours religieux ne sont pas non plus exempts de ce reproche : « Le bramine chargé d'expliquer la loi monta dans la tribune aux harangues, débita au sultan et à la favorite des phrases, des compliments et de l'ennui » (p. 80).

Bien qu'ils soient au cœur même du roman, les discours des bijoux sont, par la forme et le contenu, souvent ennuyeux et répétitifs : « le très antique bijou [...] se mit à radoter » (p. 136), « les bijoux tombent volontiers dans des répétitions » (p. 138). Pour le dire encore une fois avec Thomas Kavanagh, « True or false, all the stories are identical in their narrative form⁷. » Le sultan aurait donc pu se lasser rapidement des essais et chercher d'autres divertissements, mais leur but change dès le chapitre XXXIV. Auparavant, il ne s'agissait que d'un simple moyen pour se divertir

et éviter l'ennui. À partir de ce chapitre, les essais servent à démontrer à Mirzoza, sous la forme d'un pari, qu'il n'existe aucune femme vertueuse : « Madame [...] si je rencontre dans la suite des épreuves qui me restent à tenter, une seule femme vraiment et constamment sage [...]. Je publierai, si vous le voulez, que je suis enchanté de votre raisonnement sur la possibilité des femmes sages » (p. 182). Selon Robert J. Ellrich, les essais servent à prouver les théories de Mangogul : « the empirical inquiry is not intended to prove scientifically, but only facetiously, the sultan's naturalist and anti-feminist hypotheses⁸ ». Le changement de but aide le sultan à ne pas se lasser des essais et à ne pas s'ennuyer. Il crée un changement dans le texte lui-même, comme l'explique Jacques Chouillet :

on essaie le même procédé de façon systématique en faisant varier les conditions de l'expérience. L'effet obtenu est de répétition et de surprise. En même temps s'observent une progression dramatique et un dénouement qui a lieu lors du trentième essai de l'anneau⁹.

Le moyen demeure toujours le même, mais c'est la finalité qui se transforme et qui atténue le côté répétitif des essais de l'anneau. Comme chez l'abbé Trublet, avoir un but précis dans le travail et les plaisirs évite l'ennui et le dégoût.

L'avidité avec laquelle les gens de Banza s'emparent du phénomène des bijoux parlants montre qu'ils sont si oisifs et ennuyés qu'ils saisissent la moindre occasion pour s'occuper l'esprit. Les personnages considèrent le

⁷ *Ibid.*, p. 110.

⁸ Robert J. Ellrich, « The Structure of Diderot's *Les bijoux indiscrets* », *The Romantic Review*, 51-52, 1960-1961, p. 288.

⁹ Jacques Chouillet, *Diderot*, Paris, Sedes, 1977, p. 78.

savoir comme un simple divertissement pour chasser l'ennui, et ce, au même titre que tout autre amusement. Les nouveaux sujets de recherche ou de discussion ne servent qu'à éviter l'oisiveté et l'ennui. :

Tandis que le caquet des bijoux occupait l'académie, il devient dans les cercles la nouvelle du jour, et la matière du lendemain et de plusieurs autres jours : c'était un texte inépuisable. Aux faits véritables on en ajoutait de faux; tout passait : le prodige avait rendu tout croyable. On vécut dans les conversations plus de six mois là-dessus (p. 63).

Le caractère éphémère de cet intérêt pour le sujet souligne le côté superficiel des recherches de l'académie et des cercles sur la question. Le savoir n'est qu'un jeu avec lequel ils s'amuse; ils cherchent à tirer profit du phénomène des bijoux parlants en proposant de nombreuses théories qui l'expliqueraient, pour le seul plaisir d'en proposer. Il est un simple divertissement ou un outil qui n'a pas de valeur en soi. Peu importe la véracité de l'information, l'important est qu'un nouveau sujet anime les esprits inoccupés pour quelques instants.

Traiter de l'ennui permet ainsi à Diderot de critiquer une certaine attitude envers le savoir, cela par l'agitation créée autour des discours des bijoux. Ainsi que le dit D. J. Adams, « the misdemeanours of woman are reported with much attention to detail, though this exactitude serves [...] to titillate the reader and to provide the author with the opportunity of ridiculing academicism preachers, philosophers and other worthies¹⁰ ». Les personnages n'accordent pas d'attention à la qualité et à la véracité de ces

¹⁰ D. J. Adams, « Diderot, Dialogue and Debate », *Vinaver Studies in French*, 1986, p. 94.

savoirs. L'avidité avec laquelle ils se jettent sur la question des bijoux montre qu'ils font preuve de peu de discernement en matière de savoir.

1.3. L'ennui, moteur du récit

L'ennui du sultan, notamment dans le troisième chapitre du roman, pousse Mirzoza à réagir rapidement pour y remédier et ne pas perdre son statut de favorite. Elle lui suggère de faire appel au génie Cucufa, qui saura trouver un nouveau moyen de le divertir : « Le génie Cucufa [...] a fait des choses plus fortes. Que ne le consultez vous? » (p. 36). L'ennui de Mangogul devient dès lors l'élément clé qui déclenchera toutes les actions suivantes. Son désir d'être diverti le pousse à suivre ce conseil et le fait sortir de sa torpeur. Pour la première fois, il fait des gestes décidés et énergiques (« s'écria le sultan », p. 36; « Je vais de ce pas m'enfermer dans mon cabinet et l'évoquer », p. 37; « se leva », p. 37; « partit », p. 37). Ces actions précipitées contrastent avec son attitude nonchalante et passive du début, où il est « étendu nonchalamment » (p. 35), « sans dire mot » (p. 35) et dans une « situation maussade » (p. 35) d'inaction et de monotonie : « Mirzoza fixait Mangogul depuis plusieurs années. Ces amants s'étaient dit et répété mille fois tout ce qu'une passion violente suggère aux personnes qui ont le plus d'esprit » (p. 35). Le sultan s'ennuie, Mirzoza le conseille, il se décide à évoquer le génie qui lui donnera ensuite l'anneau magique.

Même si le sultan fait d'abord les essais de l'anneau pour le plaisir, il finit par leur trouver une véritable utilité pour le bon fonctionnement de l'État. Comme le précise Roger Kempf, les essais de l'anneau servent aussi à dévoiler la vérité, « à déjouer le mensonge, à confondre l'imposteur, à reconnaître avec une certitude la vertu¹¹ ». Le discours des bijoux fait innocenter un homme condamné pour un viol qu'il n'a pas commis (chapitre XXVIII) et démasquer les veuves peu vertueuses qui demandent des pensions au sultan (chapitre XVII) : « Mangogul, ennuyé des faux raisonnements de ses ministres et des lamentation des veuves rencontra l'expédient qu'on cherchait depuis si longtemps » (p. 142). C'est l'ennui du sultan qui est à l'origine de ces événements. Son simple besoin de divertissement aide à démasquer les hypocrites pour mieux faire fonctionner l'État. Les essais de l'anneau magique deviennent alors des révélateurs de vérité.

1.4. Le pouvoir de l'ennuyé

L'agitation créée autour de l'ennui du sultan souligne une fonction qui découle de la précédente; l'ennui révèle le pouvoir absolu du sultan. C'est son ennui plutôt que celui de Mirzoza qui la pousse à agir et à le conseiller. Le sultan ne se contente pas d'afficher son ennui et il ne s'interroge pas sur les sentiments de Mirzoza qui, elle aussi, est silencieuse et semble s'ennuyer: « la favorite [...] faisait des nœuds sans dire mot » (p. 35).

¹¹ Roger Kempf, *Diderot et le roman ou le démon de la présence*, Paris, Éditions du Seuil, 1964, p. 191.

L'ennui du sultan est à l'origine de toutes les actions, mais ce n'est pas lui qui lui cherche des solutions : « y sauriez-vous quelques remèdes? », demande-t-il à Mirzoza (p. 36). Un peu comme Mme du Deffand avec Voltaire, Mangogul fait de Mirzoza la responsable de ses plaisirs et de son divertissement. Tout comme elle, il a une attitude passive devant l'ennui et ne cherche pas en lui-même les moyens de le chasser. Toutefois, l'attitude de Mangogul n'est pas la conséquence d'un mal de vivre, mais plutôt de son pouvoir. L'ennui est le résultat direct du style de vie de la cour. L'oisiveté, l'abondance et la satisfaction immédiate des plaisirs demandent au sultan et à sa cour de faire preuve d'imagination pour trouver des moyens renouvelés de se divertir et pour varier les plaisirs. Les personnages sont souvent décrits dans des situations d'oisiveté et d'inaction, leurs désirs et leurs sens satisfaits: « elle n'était pas toujours disposée à recevoir les caresses du sultan, ni le sultan toujours d'humeur à lui en proposer » (p. 35); « C'était après dîner; Mirzoza faisait des nœuds, et Mangogul, étalé sur un sofa, les yeux à demi fermés, établissait doucement sa digestion » (p. 104).

Mangogul compte sur les conseils de Mirzoza pour trouver rapidement un moyen de le guérir. Il pose des questions qui soulignent la difficulté à connaître de nouvelles histoires, mais sans y répondre : « qui sait les histoires de toutes ces folles? » (p. 36), « Qui me les réciterait? » (p. 36), « qu'importe s'il est impossible de les apprendre? » (p. 36), etc. L'empressement de Mirzoza pour trouver des solutions rappelle l'inégalité de leurs rapports. Sa place auprès du sultan dépend de sa capacité à le

divertir : « elle regrettait de n'en avoir pas plus à lui raconter [...] elle aurait essayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux » (p. 36). Le statut de favorite suppose que le sultan ait le choix entre plusieurs femmes. Mirzoza doit continuer à mériter ce titre par ses qualités et ses conseils : « mais si je ne vaux plus rien pour le plaisir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je suis très bonne pour le conseil » (p. 36).

Le pouvoir de Mangogul se manifeste également dans sa certitude que tous ses souhaits seront exaucés. Le sultan n'a aucune crainte quant à la réponse à sa demande à Cucufa. Il va de soi que le génie fera tout en son pouvoir pour l'aider : « je ne doute point que le génie n'emploie tout son pouvoir en ma faveur » (p. 37). En effet, son besoin de fuir l'ennui fait qu'il veut être diverti malgré les conséquences négatives qu'il peut y avoir pour les autres : « je conserverai mon anneau. Et que m'importent à moi ces maris détrompés, ces amants désespérés, ces femmes perdues, ces filles déshonorées, pourvu que je m'amuse? Suis-je donc sultan pour rien? » (p. 48). Son pouvoir lui évite d'avoir à justifier ses actes par autre chose que le plaisir.

Le sultan a peur de s'ennuyer et il est à la recherche de moyens pour se divertir. Contrairement à Mirzoza, il ne craint pas d'être lui-même une source d'ennui pour les autres. Lorsqu'il ennuie ses interlocuteurs par ses discours, personne n'ose le lui dire:

il se mit à débiter toutes les impertinences qu'on a dites et redites, avec le moins d'esprit et de légèreté qu'il est possible [...]. Jamais la

patience de Mirzoza ne fut mise à une plus forte épreuve; et vous ne vous seriez jamais tant ennuyé de votre vie, si je vous rapportais tous les raisonnements de Mangogul (p. 162).

Son pouvoir et son statut de sultan font qu'il n'a pas à craindre d'être ennuyeux, puisqu'il n'a pas besoin de plaire. Ce sont les autres qui doivent faire des efforts pour être estimés par lui. L'importance du pouvoir se remarque dans la différence de réaction entre Mirzoza et Mangogul devant l'ennui. La favorite craint d'ennuyer le sultan et elle cherche des moyens pour le divertir, alors que lui ne se soucie pas d'être ennuyeux, en plus de critiquer ouvertement ceux qui le sont. Le refus d'être ennuyé et l'indifférence devant la possibilité d'être ennuyeux montrent le pouvoir absolu du sultan. Son attitude est à l'opposé de ce que propose l'abbé Trublet dans les *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*. Les conseils que l'abbé donne ont pour but d'aider les hommes du monde à être appréciés et recherchés en société. Une personne possédant le pouvoir absolu du sultan n'a pas à en s'en préoccuper. Le statut de Mangogul fait que les gens veulent automatiquement être en sa présence. La possession du pouvoir change donc le regard porté sur l'ennui. La solution au mal du sultan est extérieure à lui et ce sont les autres qui doivent agir pour trouver un nouveau moyen de le divertir.

1.5. Savoir se divertir

Le remède à l'ennui tient à la fois de la curiosité et du désir de nouveauté. Le sultan est curieux, puisqu'il veut constamment entendre des

histoires scandaleuses afin d'être diverti et il compte sur sa favorite pour lui en faire le récit. Sa curiosité le porte à vouloir tout connaître, mais il a besoin de nouveauté pour ne pas s'ennuyer. Bien que Mirzoza sache raconter avec art, elle finit par avoir « épuisé l'histoire scandaleuse de Banza » (p. 35) et c'est ce qui la pousse à suggérer au sultan de faire appel au génie Cucufa. L'évocation du génie permettra à Mangogul de vaincre l'ennui en l'instruisant sur toutes les nouvelles aventures de la cour. Ce remède à l'ennui entraîne une transmission du savoir, ainsi que l'écrit Aram Vartanian :

le seul et vrai mobile du roman, celui qui détermine tous les essais de l'anneau magique et toutes les péripéties, n'est point l'appétit de jouissances physiques, mais tout simplement, de la part de Mangogul, le désir de savoir, sa volonté de lever le voile qui lui cache à la fois la nature et la nature humaine¹².

Le vocabulaire utilisé, particulièrement dans le troisième chapitre, insiste sur l'importance du savoir (« sauriez », « saurait », « saches », « apprendre », « instruite », etc.). Pour chasser son ennui, le sultan a besoin de ressources sans cesse renouvelées afin de se « garantir du dégoût » (p. 36). Son désir de divertissement favorise, avec les essais de l'anneau, la transmission d'un savoir à la fois érotique, en connaissant toutes les intrigues des femmes de Banza, et un savoir sur l'ennui et les moyens de le fuir.

Le sultan et Mirzoza savent se divertir et connaissent les meilleurs moyens d'éviter l'ennui, même s'ils n'y parviennent pas toujours. Ce mal

¹² Aram Vartanian, « Érotisme et philosophie chez Diderot », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 13, 1961, p. 375.

est inévitable et il fait partie de leur vie quotidienne. Ils savent que l'ennui revient rapidement lorsqu'il n'y a pas de variété et ils prévoient à l'avance le moment où ils s'ennuieront : « lorsque nous serons ennuyés des bijoux de ma cour, nous pourrons faire un tour à Banza » (p. 43); « Quand je serai lasse de l'érudition de mon lecteur, votre courtisan me réjouira des aventures de sa jeunesse » (p. 195). Comme dans les textes de Trublet, du Dr Pomme et de La Mettrie, une meilleure compréhension de ce mal et de ses causes permet de tenter d'y échapper, par la connaissance des remèdes possibles. Même si ce n'est pas Mangogul lui-même qui trouve les moyens pour chasser l'ennui, il a conscience de la nécessité du plaisir pour l'éviter. Il a auprès de lui Mirzoza pour le divertir et il a aussi à son service un « surintendant des plaisirs » (p. 193). Mangogul sait ce qu'il doit faire pour s'amuser:

Le sultan et la favorite étaient là confondus parmi leurs sujets; leur présence n'interdisait rien de ce qui pouvait amuser, et il était rare qu'on s'ennuyât. Mangogul avait compris de bonne heure que ce n'était qu'au pied du trône qu'on trouve le plaisir, et personne n'en descendait de meilleure grâce, et ne savait déposer plus à propos la majesté (p. 187).

Comme dans les essais de Trublet, il semble plus difficile pour les riches et les puissants de ne pas s'ennuyer; il leur faut donc aller vers leurs sujets pour se divertir. Toutefois, l'auteur ne prétend pas que le bonheur et le plaisir des petits sont plus faciles à atteindre que celui des grands. Pour le dire avec Frantz Antoine Leconte, chez Diderot, « il n'y a pas qu'une seule condition sociale qui favorise l'éclosion de l'ennui : ce mal perce chez les pauvres comme chez les riches, aussi bien dans l'inaction que dans le

travail¹³ ». Mangogul et Mirzoza vont vers leurs sujets pour le plaisir, mais ils savent aussi les divertir en retour.

1.6. Conclusion

Perçu comme une critique par la favorite qui se sent responsable du divertissement du sultan, l'ennui de Mangogul entraîne une grande agitation autour de lui. Mirzoza sait que c'est son talent de narratrice et sa capacité à divertir le sultan qui ont fait d'elle sa favorite. Elle doit donc tout mettre en œuvre pour ne pas le décevoir et elle est attentive à tous les signes de l'ennui chez Mangogul. Le bâillement, le silence ou, pire, le sommeil viennent tout au long du roman indiquer qu'une situation ou un discours est ennuyeux. Ils deviennent les signes extérieurs à la fois de l'ennui et de la critique.

En montrant la réaction des scientifiques et des bramines devant le phénomène des bijoux parlants, l'auteur critique leur comportement qui montre que l'inactivité leur enlève tout discernement. Le savoir n'est qu'un simple objet de divertissement, qui n'a pas vraiment d'autre valeur. Contrairement à ce qui se passe chez Trublet, l'étude et le travail ne sont pas les meilleurs remèdes à l'ennui. Dans *Les bijoux indiscrets*, les discussions sur des sujets trop sérieux ennuient le sultan et ses sujets, et le savoir n'est qu'un divertissement comme les autres. Le remède au mal qui consiste « à

¹³ Frantz Antoine Leconte, *op. cit.*, p. 148.

méditer et à réfléchir¹⁴ », suggéré à la fois par l'*Encyclopédie* et par Trublet, qui considère que « le plus grand travail de l'esprit est quelque fois le plus délicieux¹⁵ », n'est pas mis en pratique ici. Mangogul et ses sujets sont à la recherche de plaisirs et d'amusement légers. Sans affirmer que le travail et l'étude soient inutiles pour vaincre l'ennui, Diderot n'y voit pas un remède plus efficace que le plaisir, comme l'explique Robert Mauzi :

il se peut que le travail soit un remède à l'ennui. Mais toutes les façons de se délivrer de l'ennui ne sont pas équivalentes. Il en est qui le remplacent par l'usure et l'épuisement. La fatigue du travail devient bientôt un mal autrement redoutable que l'ennui¹⁶.

Dans *Les bijoux indiscrets*, le sultan qui veut chasser son ennui préfère varier les plaisirs plutôt que d'entreprendre des discussions trop sérieuses qui lui causent des maux de tête et des bâillements.

L'ennui de Mangogul est l'élément qui motivera toutes les actions des personnages et le déroulement du récit. Pour soulager le sultan, Mirzoza lui suggère de faire appel au génie, qui lui fera don de l'anneau magique donnant lieu aux multiples essais. Bien que le but ultime de Mangogul soit de se divertir en écoutant les discours des bijoux, ceux-ci l'aideront à dévoiler la vérité et à confondre les imposteurs et les hypocrites qui nuisent au bon fonctionnement de l'État. Tout en satisfaisant la curiosité du sultan, l'anneau devient un instrument de vérité.

¹⁴ « Ennui », dans Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 5, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966, p. 694.

¹⁵ Nicolas Charles Joseph Trublet, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, Genève, Slatkine reprints, 1968, p. 322.

L'empressement de Mirzoza pour trouver rapidement un remède au mal du sultan dès ses premières manifestations souligne le pouvoir de Mangogul. Comme Mme du Deffand qui demande sans cesse l'aide de Voltaire pour être divertie, Mangogul compte sur des supports extérieurs (Mirzoza, le génie, la magie) pour chasser son ennui. Mirzoza, comme Voltaire, doit utiliser son imagination pour aider le sultan à vaincre son mal. La différence entre les deux est la situation particulière de Mirzoza qui, par son statut de favorite, est au service du sultan. Bien que Mme du Deffand et Mangogul fassent les mêmes demandes, seul ce dernier ne craint pas un seul instant qu'on puisse lui refuser son aide. Il n'a pas besoin de prendre en considération l'ennui des autres et ne se soucie pas d'être ennuyeux.

Le remède à son mal consiste à se divertir par le récit des aventures scandaleuses de la cour. L'ennui du sultan ne vient pas d'un véritable manque ou d'un mal de vivre, comme chez Mme du Deffand, mais plutôt de la satiété. Son pouvoir lui permet d'avoir tout ce qu'il désire. Sa seule préoccupation est de varier ses plaisirs pour ne pas s'en lasser trop rapidement : « Mangogul [...] ne songeait qu'à varier ses plaisirs » (p. 237). Il cherche, par les essais de l'anneau, à satisfaire sa curiosité plutôt qu'à satisfaire ses sens, comme le rappelle Aram Vartanian,

Les bijoux, il faut le rappeler, ne font que parler, chez Diderot; et quoique le sujet de leurs monologues indiscrets soit, à l'ordinaire, les activités qui leur sont les plus normales et les moins innovantes, ce qu'ils avouent passe « discrètement » sur le détail physique des

¹⁶ Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1969, p. 173.

rencontres, qui sont d'habitude décrites abstraitement et dans un langage bienséant¹⁷.

Son désir de chasser l'ennui, avec l'aide du génie, favorisera une transmission d'un savoir érotique par les essais de l'anneau ainsi que d'un savoir sur l'ennui en montrant de quelles façons on peut parvenir à le vaincre momentanément. Bien que cette sensation fasse partie de son quotidien, elle n'est pas une source de souffrance qui empoisonne sa vie, comme nous allons le voir chez Mme du Deffand.

¹⁷ Aram Vartanian, « Introduction des *Bijoux indiscrets* », *Œuvres complètes de Diderot*, tome III, Paris, Hermann, 1978, p. 12.

Chapitre II

L'ennui et le malheur d'être née selon Mme du Deffand

2.1. Introduction

De 1759 à 1775, une longue correspondance unit Mme du Deffand et Voltaire. Cet échange, parfois irrégulier, donne lieu à des confrontations et à des débats basés sur leur amour commun de ce qu'ils appellent « le goût ». Que la marquise écrive sur des sujets d'actualité, de littérature ou de société, la question de l'ennui se retrouve presque invariablement au centre de ses lettres. Elle déplore la perte du bon goût, elle se dit ennuyée par toute littérature, sauf les écrits de Voltaire, et elle craint toujours d'être elle-même une source d'ennui pour lui.

Victime de ce mal qu'elle juge insurmontable, Mme du Deffand fait constamment appel à Voltaire pour qu'il l'aide à le chasser. Les lettres et les écrits qu'il lui envoie sont pour elle un remède, temporaire mais souvent efficace, contre son mal. Pour le dire avec Frantz Antoine Leconte, « La longue correspondance de Mme du Deffand n'est consacrée qu'à sa lutte contre l'ennui, une dure épreuve qu'elle n'a pas pu surmonter, bien qu'elle y ait employé la majeure partie de sa vie¹. » Tout au long de cet échange, la marquise oscillera entre des moments de plaisir vifs et éphémères, et la permanence de l'ennui, qui peu à peu s'aggrave pour devenir irrémédiable.

Bien que l'ennui chez Mme du Deffand ait fait l'objet de nombreux textes, où l'on s'intéresse à son milieu et aux causes physiques pour l'expliquer, peu de ceux-ci s'intéressent au rôle de ce mal dans sa

¹ Frantz Antoine Leconte, *La tradition de l'ennui splénétique en France*, New York, Peter Lang, « Reading Plus », 1995, p. 137.

correspondance. En se basant sur deux lettres séparées par près de douze ans (1^{er} novembre 1760 et 1^{er} avril 1772), il est pourtant possible d'y analyser les différentes fonctions de l'ennui, fonctions qui se manifestent tout au long de cette correspondance. Ces lettres traitent toutes deux de l'ennui, mais avec une approche différente. Dans la première, le mal fait déjà partie de la vie de Mme du Deffand, mais il lui laisse encore quelques moments de répit. Elle utilise alors l'ennui pour critiquer, pour justifier ou pour réclamer des écrits de Voltaire. Dans la deuxième lettre, le mal s'aggrave et il devient irrémédiable. L'ennui lui donne un regard critique et amer sur elle-même. Elle comprend maintenant les causes de son état et elle y voit un mal causé par le malheur de la condition humaine.

2.2. S'ennuyer pour mieux persuader. Lettre du 1^{er} novembre 1760

L'ennui occupe trois fonctions différentes et complémentaires dans cette lettre de Mme du Deffand. Dans un premier temps, son ennui légendaire lui confère de l'autorité en matière de goût et lui permet de poser des jugements critiques arbitraires fondés sur ce seul critère. Ensuite, il lui sert d'argument pour ne pas avoir à prendre parti dans une querelle dont elle voudrait s'éloigner; elle préfère plutôt demander à Voltaire de lui écrire continuellement pour la divertir par sa correspondance et pour l'aider à lutter contre l'ennui. Enfin, celui-ci favorise chez elle la transmission du savoir en la poussant à toujours vouloir en savoir plus sur ce que fait, écrit et pense Voltaire.

2.2.1. L'ennui comme baromètre du goût

L'ennui notoire de Mme du Deffand fait d'elle une critique en matière de goût et lui donne une grande assurance dans le jugement. Il devient ainsi le baromètre du bon goût et, en se basant sur ce critère, elle peut émettre un jugement arbitraire. Pour elle, victime de l'ennui, accuser quelqu'un ou quelque chose d'en être la cause est l'insulte suprême, un jugement sans appel : « il y a tant de manières d'être ennuyeux, qu'en vérité cela crie vengeance de se mettre à la torture pour en chercher de nouvelles² ». Lorsqu'elle qualifie l'*Histoire de Russie* de Voltaire de « charmante » (p. 51), elle l'oppose à tout ce qui est ennuyeux, aux « faiseurs de recherches » (p. 51). En affirmant aimer le texte de Voltaire, elle laisse entendre qu'il n'est pas ennuyeux, contrairement aux autres. Elle s'appuie sur son ennui pour se conférer une autorité critique et pour discuter de son œuvre avec Voltaire sur un pied d'égalité : « je vous déclare que vous n'avez ni jugement ni goût si vous n'êtes pas content de votre *Histoire* » (p. 51). Il s'agit du seul domaine où elle ne lui demande pas de conforter son opinion et où elle ne se place pas en position d'infériorité dans leur correspondance. Celle-ci est en partie fondée sur leur commun amour du bon goût, ainsi que l'écrit Benedetta Craveri :

Le thème du goût se retrouve ainsi d'un bout à l'autre de cette correspondance dont il constitue la condition nécessaire; c'est le point sur lequel la marquise exige une égalité absolue

² Madame du Deffand, *Lettres à Voltaire*, Paris, Payot et Rivages, « Rivages poche Petite bibliothèque », 1994, p. 51. Les références entre parenthèses sont toutes à cette édition.

avec son interlocuteur et renonce à toute ostentation de modestie et d'humilité³.

Ennui et goût sont étroitement liés pour Mme du Deffand; si un texte l'ennuie, c'est parce qu'il est de mauvais goût. Elle ne cherche pas à s'appuyer sur d'autres arguments pour justifier son verdict sans appel : « Je ne saurais admettre pour législateur des gens qui n'ont que de l'esprit, peu de talents et point de goût » (p. 52). L'ennui est son domaine, son territoire; son jugement doit donc être juste. Selon Lionel Duisit, « Dans ce royaume du goût dont elle semble avoir hérité en vertu d'une sorte de *droit divin*, Mme du Deffand éprouve un sentiment de certitude qui lui tient à la fois lieu de morale et de religion⁴. » Le ton de Mme du Deffand se fait beaucoup moins assuré lorsqu'il est question de donner son avis sur un sujet qui ne lui inspire pas d'ennui. Elle s'en remet alors humblement à Voltaire : « Je ne pense pas absolument comme vous sur les portraits et les anecdotes, mais à l'explication il se trouverait peut-être que nous pensons de même » (p. 51).

2.2.2. L'excuse de l'ennui

Paradoxalement, alors qu'elle se sert de l'ennui comme argument d'autorité, elle l'utilise également pour éviter de se confronter directement à Voltaire sur un sujet délicat qui les oppose radicalement. Celui-ci lui demande de s'expliquer sur sa conduite dans la querelle des philosophes, qui oppose les encyclopédistes et leurs adversaires, et il l'accuse de prendre parti contre les premiers : « Je vois, monsieur, que vous êtes fort au fait de

³ Benedetta Craveri, *Madame du Deffand et son monde*, Paris, Seuil, 1982, p. 185.

ce que je fais, je voudrais que vous le fussiez aussi bien de ce que je pense; vous n'y trouveriez rien à redire » (p. 52). Si, comme le dit Benedetta Craveri, dans presque toute la correspondance de Mme du Deffand, « le goût lui sert de bannière [...] pour organiser sa résistance et lancer ses attaques contre la nouvelle culture, en comptant sur la solidarité totale de Voltaire⁴ », elle doit, cette fois, changer de stratégie. Il s'agit, ici, d'un véritable plaidoyer où la marquise doit se défendre des accusations portées par D'Alembert, qui a été son « délateur » (p. 52) auprès de Voltaire. Elle justifie sa position sur le sujet par l'ennui que les articles de l'*Encyclopédie* lui inspirent : « J'ai mis beaucoup d'impartialité dans la guerre des philosophes; je ne saurais adorer leur encyclopédie, qui peut-être est adorable, mais dont quelques articles m'ont ennuyée à la mort » (p. 52). Pour éviter de se confronter directement à Voltaire, elle met l'accent sur le caractère personnel de son opinion (« je ne saurais ») et cherche à minimiser l'importance de son jugement, sous prétexte d'une indifférence née de l'ennui. Tout comme dans le cas de l'*Histoire de Russie* de Voltaire, l'ennui est le critère de base de son jugement : les articles de l'*Encyclopédie* l'ennuient, elle ne peut donc pas les apprécier. Le ton se fait toutefois moins catégorique dans ce cas, puisqu'elle n'affirme jamais clairement que l'*Encyclopédie* est indigne d'intérêt pour tous; le « peut-être adorable » dans la phrase citée montre qu'elle pourrait être appréciée par ceux qui ne sont pas victimes de l'ennui comme elle. L'argument d'autorité en matière de goût qui la mettait sur un pied d'égalité avec Voltaire au premier paragraphe

⁴ Lionel Duisit, *Madame du Deffand, épistolière*, Genève, Droz, 1963, p. 33.

⁵ Benedetta Craveri, *op. cit.*, p. 185.

de la lettre est maintenant détourné. Son ennui lui sert à la fois à justifier son parti pris contre l'*Encyclopédie* et à minimiser l'importance de son opinion dans cette querelle, alors que Voltaire lui demande des explications. Mme du Deffand termine son plaidoyer en soulignant, de façon implicite, que seul Voltaire a le pouvoir de susciter son intérêt et de tromper son ennui; il est normal que les articles des encyclopédistes l'ennuient, car, « Lui à l'écart, tous les hommes [sont] égaux » (p. 53). Plutôt que d'insister sur son jugement critique sur l'*Encyclopédie*, elle préfère diriger rapidement son propos vers la quête de gloire de certains encyclopédistes : « On voit clairement qu'ils n'ont d'autre but que de courir après une célébrité où ils ne parviendront jamais » (p. 52).

2.2.3. Décrire l'ennui pour être divertie

Après son refus de s'impliquer dans cette querelle, Mme du Deffand rappelle à Voltaire l'importance de leur correspondance. Seules ses lettres et ses œuvres peuvent la sortir de son ennui. À plusieurs reprises, elle souligne la qualité des écrits de Voltaire et le plaisir qu'elle a à le lire : « J'ai reçu votre beau présent » (p. 50), « tout cela me paraît admirable » (p. 51), « hors de vous, tout me paraît languissant, fade et ennuyeux » (p. 53). Par des propos flatteurs, elle s'assure de la continuation de leur correspondance, qui est un remède efficace, bien qu'éphémère, contre l'ennui. Robert Mauzi explique le rôle particulier de Voltaire dans cet échange épistolaire : « Voltaire [...] reçoit une promotion forcée : il devient son amuseur, chargé

de l'arracher à sa "léthargie"; ses lettres et ses ouvrages, sans cesse revendiqués, deviendront une panacée, mais qui n'agit que dans l'instant⁶.» Les écrits de Voltaire lui procurent un divertissement non seulement par leur lecture, mais également par les réflexions qu'ils suscitent chez elle et qui lui fourniront un sujet de conversation et d'écriture. L'ennui de Mme du Deffand l'incite à une grande curiosité et elle demande sans cesse de nouvelles lectures à son interlocuteur (« N'oubliez pas que vous me promettez des *insolences* », p. 53) et des informations précises (« Comment s'appelle cet homme qui a fait cent cinquante lieues pour vous venir trouver », p. 53). Sa curiosité se limite toutefois aux écrits, aux actes et aux pensées de Voltaire, et non à ceux d'autres personnes, puisqu'il n'y a rien hors de lui qui suscite son intérêt. Benedetta Craveri souligne l'importance de cette correspondance pour Mme du Deffand :

Les lettres de l'écrivain lui sont nécessaires, seules elles sont capables de la sortir de sa « léthargie »; mais les siennes ont également une fonction précise, elles visent à rappeler perpétuellement à Voltaire le néant d'intelligence, d'imagination, de goût où la France s'abîme⁷.

En déplorant la perte du goût, elle rappelle à Voltaire qu'il doit lui aussi être vigilant pour ne pas s'en éloigner. De cette façon, elle s'assure la continuation de leur correspondance, mais elle s'assure aussi que les textes qu'il lui enverra seront toujours un remède efficace contre l'ennui.

Sa quête de divertissements pour chasser son ennui entraîne une transmission du savoir, car elle lui demande sans cesse plus d'informations.

⁶ Robert Mauzi, « Les maladies de l'âme au XVIII^e siècle », *Revue des sciences humaines*, 100, 1960, p. 463.

La quasi-permanence de son ennui et le caractère fugitif de ses divertissements rendent la nécessité de nouveautés toujours plus pressante : «Au nom de... tout ce que vous n'aimez pas, ayez soin de mon amusement» (p. 53).

Argument d'autorité qui autorise un jugement critique, excuse idéale pour refuser de s'impliquer dans des débats délicats ou incitatif à la transmission du savoir, l'ennui est un outil dont Mme du Deffand sait se servir habilement. Son ennui, connu de tous, confère également un caractère emphatique à ses demandes et à ses jugements. Les termes associés à ce sentiment sont toujours hyperboliques (« torture », « vengeance », « à la mort »), ils rappellent constamment à Voltaire l'étendue de sa souffrance et ils sont un moyen de lui faire comprendre l'importance de leur correspondance.

2.3. La conséquence d'une condition humaine malheureuse. Lettre du 1^{er} avril 1772

Près de douze ans après la lettre du 1^{er} novembre 1760, celle du 1^{er} avril 1772 marque le moment où les deux correspondants renouent après plus de huit mois de silence. La réponse de Mme du Deffand à la lettre de Voltaire du 24 mars 1772 est immédiate. Bien qu'elle lui reproche de ne pas l'avoir rencontré à Chanteloup, elle lui pardonne pour reprendre avec plaisir cette correspondance qui lui sert toujours de remède. Encore une fois,

⁷ Benedetta Craveri, *op. cit.*, p. 204.

l'ennui est au centre de la lettre. Depuis 1760, les maux physiques et mentaux se sont aggravés et ils laissent peu de répit à la marquise. En parlant de son ennui à Voltaire, elle lui présente sa conception de la condition humaine, qu'elle juge malheureuse. Si son mal lui permet souvent de se faire critique en matière de goût, il lui donne également un regard critique et lucide sur elle-même. En analysant et en décrivant constamment son ennui, elle parvient à en comprendre les causes et à les déceler dans son comportement. Son état, se détériorant au fil des années, la force à entretenir une relation complexe avec le temps. Il peut être une source de torture qui aggrave l'ennui et lui fait sentir le poids de la solitude lorsqu'elle ne trouve pas à se divertir. Il peut aussi être une grande source de plaisir lorsque la marquise a des écrits de Voltaire pour meubler ses insomnies. C'est l'ennui qui détermine sa perception du temps.

2.3.1. L'ennui, le mal de la vie

En peignant sans cesse son ennui à Voltaire, Mme du Deffand lui expose sa conception de la condition humaine. Les réflexions qu'elle fait sur elle-même et sur les causes de son mal l'incitent à concevoir l'être humain comme malheureux. Selon elle, toute prétention au bonheur est illusoire et vaine. L'ennui teinte sa vision du monde et de l'homme d'un pessimisme qui augmente au fil des années. Au début de sa correspondance, l'ennui est omniprésent, mais il semble toujours possible d'y trouver un remède, quoique temporaire, dans la lecture et dans le divertissement : « tout ce qui

me vient de vous me tire de ma léthargie qui devient presque mon état habituel » (p. 37);

Il ne s'agit que de se bien porter, et de ne point s'ennuyer; c'est à vous seul que j'ai recours pour ce dernier article; vous êtes le seul saint devant qui je brûle ma chandelle. Au nom de Dieu, envoyez-moi tout ce que vous faites, tout ce que vous avez fait que je ne connais pas, et tout ce que vous ferez (p. 38).

Lorsqu'elle écrit à Voltaire le 1^{er} avril 1772, le ton pressant et suppliant fait place à un ton désabusé et résigné : « je n'ai plus de ressources contre l'ennui » (p. 163). L'espoir de le vaincre, même temporairement, diminue peu à peu pour faire place à un pessimisme qui ne la quittera plus.

Les lettres de Mme du Deffand donnent souvent l'impression qu'elle se considère comme la personne la plus malheureuse sur terre, surtout lorsqu'elle se compare à Voltaire, qui, lui, semble immunisé contre l'ennui, comme elle l'affirme le 7 mars 1764 : « Qu'il est heureux d'être né avec un grand esprit et de grands talents! Et qu'on est à plaindre quand ce que l'on en a ne fait qu'empêcher de végéter » (p. 57). La lettre du 1^{er} avril 1772, écrite à un moment où son mal s'aggrave, montre qu'elle ne considère maintenant plus que Voltaire puisse être à l'abri de l'ennui. Au contraire, Mme du Deffand étend à tous les êtres humains le malheur d'être né et l'impossibilité d'être heureux : « Je voudrais savoir pourquoi la nature n'est composée que d'êtres malheureux; car je suis persuadée qu'il n'y en a pas un seul de véritablement heureux » (p. 163). Elle va même jusqu'à dire que non seulement les humains ne peuvent être heureux, mais que tous les êtres

vivants non plus, peu importe leur forme, « depuis l'huître jusqu'à l'ange » (p. 163).

Cette perception négative du monde nourrit sa correspondance. Dans ses lettres précédentes, elle répète à de nombreuses reprises que le néant est préférable à la vie et à la conscience: « c'est qu'il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur dans la vie, qui est celui d'être né. Il n'y a aucun état, quel qu'il puisse être, qui me paraisse préférable au néant » (p. 62); « je suis noire comme de l'encre, ne prenant part à rien, m'ennuyant de tout, sans désirs, sans sentiments, et m'affligeant toujours du malheur d'être née » (p. 75). Pour le dire avec Lionel Duisit, « Ce jugement de valeur sur la vie et le vœu d'anéantissement qui l'accompagne est le point d'aboutissement logique de toutes ces réflexions. Il reparaît comme une sorte de leitmotiv dans toute la dernière partie de sa correspondance⁸.» Ce qui distingue les propos de Mme du Deffand dans cette lettre est qu'elle étend cette douleur d'être née à tous les êtres vivants, sans exception.

2.3.2. Compréhension du mal et immobilisme

Si son ennui lui permet de poser des jugements critiques en matière de goût, comme il a été démontré à partir de l'étude de la lettre du 1^{er} novembre 1760, il lui donne également un regard critique et lucide sur elle-même. Souvent, elle craint d'être elle-même une cause d'ennui pour Voltaire, comme elle le répète dans plusieurs lettres: « vous avez dit

quelque part que tous les genres pouvaient être bons, excepté l'ennuyeux, et c'est celui auquel je m'adonne; je me flatte que vous croyez bien que ce n'est pas par choix » (p. 69); « hors de vous, tout me paraît languissant, fade et ennuyeux. Je crains bien que cette lettre n'ait tous ces défauts » (p. 53). Dans la lettre du 1^{er} avril 1772, en revanche, son regard critique se porte sur les causes de l'ennui qui l'afflige. En analysant et en décrivant constamment son mal dans sa correspondance, elle parvient à en comprendre la source et le fonctionnement.

Contrairement à d'autres auteurs contemporains, comme l'abbé Trublet ou le Dr Pomme, la compréhension et la description du mal, pour Mme du Deffand, ne servent pas à l'éviter ou à le chasser définitivement. Le plaisir qu'elle éprouve à la lecture des écrits de Voltaire n'est que temporaire et elle en est pleinement consciente. Il ne s'agit pas d'un véritable remède, mais d'une pause dans la permanence de son ennui. Elle repère les causes de son mal à la fois dans son tempérament et dans son éducation : « je n'ai plus de ressources contre l'ennui; j'éprouve le malheur d'une éducation négligée » (p. 163); « Je voudrais avoir acquis des goûts, des connaissances, de la curiosité, en un mot quelques ressources pour m'occuper, m'intéresser ou m'amuser » (p. 163). L'utilisation du conditionnel « voudrais avoir acquis » montre bien qu'elle ne considère plus possible d'améliorer sa situation. Mme du Deffand sait ce qui lui manque pour parvenir à ne pas être la victime de l'ennui, mais elle considère qu'il est maintenant trop tard pour changer.

⁸ Lionel Duisit, *op. cit.*, p. 116.

Son tempérament est en grande partie responsable de son ennui, comme elle l'explique *a contrario* dans plusieurs lettres : « Vous ne pouvez jamais connaître le malheur, [...] quand on a beaucoup d'esprit et de talent, on doit trouver en soi de grandes ressources » (p. 66); « Il n'y a d'heureux que ceux qui naissent avec des talents; ils n'ont pas besoin de ceux des autres; ils portent partout leur bonheur, et peuvent se passer de tout » (p. 56). Pour Lionel Duisit, « La marquise voit dans cette [absence de] disposition une tare congénitale et par conséquent sans remède⁹. » Mme du Deffand considère que son éducation est également responsable de son ennui, puisqu'elle ne lui a pas permis de trouver en elle les ressources contre le mal. La vision qu'elle a des moyens de le chasser correspond donc, en grande partie, à celle de l'article « Ennui » de l'*Encyclopédie*, où l'on suggère, comme remède, les divertissements extérieurs à soi ou la réflexion et la méditation. Ces deux derniers sont les moyens les plus difficiles à appliquer, mais les plus efficaces :

Il faut, pour en être capable, avoir un certain tempérament qui rend ceux qui l'apportent en naissant très redevable à la Providence; il faut encore s'être adonné dès la jeunesse à des études et des occupations, dont les travaux demandent beaucoup de méditation : il faut que l'esprit ait contracté l'habitude de mettre en ordre ses idées, et de penser sur ce qu'il lit¹⁰.

Pour chasser son ennui, Mme du Deffand essaie d'avoir recours au divertissement, mais en vain. Selon Frantz Antoine Leconte, « elle emploie le divertissement parce qu'elle veut se griser dans l'action et la dissipation.

⁹ Lionel Duisit, *op. cit.*, p. 116.

¹⁰ « Ennui », dans Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 5, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966, p. 694.

[...] Fuite, dissipation, sorties et lectures épuisantes ne créent pas l'antidote miraculeux¹¹. » Le choix du divertissement n'en est pas vraiment un, puisqu'elle le fait par dépit : elle affirme ne pas pouvoir utiliser d'autres ressources. La marquise regrette non seulement de ne pas avoir un tempérament qui lui permette d'éviter l'ennui, mais elle regrette de ne pas avoir appris à réfléchir et à méditer de façon à trouver en elle-même les ressources contre cette sensation.

Si Mme du Deffand s'ennuie, ce n'est donc pas faute de ne pas comprendre ce mal ou de ne pas connaître les moyens pour parvenir à le chasser. À l'opposé du Dr Pomme ou de l'abbé Trublet, qui cherchent à inciter leurs lecteurs à faire des efforts pour chasser l'ennui, la connaissance et la pleine conscience de son état la condamnent à l'inaction et à la passivité. Benedetta Craveri compare ce pessimisme et ses conséquences à celui de Voltaire :

Le pessimisme de la marquise est générateur d'immobilité et entraîne la méfiance envers ses semblables, celui de l'auteur de *Candide* conduit à l'action et à la solidarité avec les hommes. L'intelligence, pour Mme du Deffand, est prise de conscience de la souffrance et du non-sens de l'existence; pour Voltaire, c'est l'instrument dont l'homme a besoin pour sa survie¹².

Mme du Deffand va jusqu'à ne plus se décrire comme un être humain, afin de montrer à quel point son mal de vivre l'atteint: « Mais mon cher Voltaire, je ne me soucie plus de rien; il n'y a de différence d'un automate à moi que la possibilité de parler » (p. 163).

¹¹ Frantz Antoine Leconte, *op. cit.*, p. 136.

¹² Benedetta Craveri, *op. cit.*, p. 185.

Sans jamais affirmer qu'elle souhaite la mort, elle prétend que ce sera une amélioration pour elle : « vous ne serez plus *vous*, vous y perdrez beaucoup; je ne serai plus *moi*, je ne peux qu'y gagner » (p. 163). Il n'y a que l'attente de quelques divertissements, comme les lettres de Voltaire, qui l'aide à supporter sa condition. Cette attente, souvent déçue, lui fait souhaiter plutôt que la mort un état végétatif, semblable au sommeil : « des vingt-quatre heures de la journée, celles où l'on dort me paraissent les plus heureuses » (p. 64); « Je consentirais bien plutôt à un aveuglement total. Toutes mes observations me font juger que moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux » (p. 65). Comme le dit Frantz Antoine Leconte, « Si la pensée permet à l'homme de renverser sa condition, paradoxalement chez Mme Du Deffand, elle gâte les plaisirs les plus sains, les plus simples divertissements et entraîne vers le néant¹³. » Sa capacité d'analyse et de compréhension de l'ennui lui donne un regard lucide, mais pessimiste, sur elle-même et sur son environnement, ce qui la condamne à une attente vide d'espérance et d'objet.

2.3.3. L'ennui, le temps et le néant

L'ennui de Mme du Deffand, qu'aggravent la vieillesse et la maladie, lui fait percevoir d'une façon particulière le temps. D'un côté, elle attend des plaisirs fugitifs, tout en sachant qu'ils ne chasseront pas son ennui, et, de l'autre, elle sait qu'il est trop tard pour trouver d'autres ressources contre ce mal. Sa situation présente est insoutenable parce qu'elle

¹³ Frantz Antoine Leconte, *op. cit.*, p. 137.

vit sans espérer la moindre amélioration, mais aussi parce qu'elle sait qu'elle subit les conséquences de son passé. Les divertissements de sa jeunesse lui sont maintenant inutiles : « Je ne regrette point les agréments de la jeunesse, et encore moins l'emploi que mes semblables en font et que j'en ai fait moi-même; je regarde tout cela aujourd'hui comme un temps perdu. Je voudrais avoir acquis [...] quelques ressources pour m'occuper» (p. 163). Elle ressent aussi cruellement les effets de son éducation insuffisante : « l'ignorance rend la vieillesse bien plus pesante, son poids me paraît insupportable » (p. 163). Mme du Deffand se trouve confrontée à un passé qu'elle juge avoir mal utilisé, à un présent insoutenable et à un avenir sans espoir. Même la mort n'est pas une pensée réconfortante, puisqu'elle la craint, comme elle l'explique dans sa lettre du 16 mai 1764 : « Vivre sans aimer la vie ne fait pas désirer sa fin, et même ne diminue guère la crainte de la perdre » (p. 64). Prendre conscience du néant de son existence ne fait qu'augmenter son ennui. Pour la marquise, le temps, plutôt que d'être une source de réconfort et d'espoir, aggrave le mal et devient l'ennemi à abattre.

Tout ce qui peut faire paraître le temps plus long devient une source de souffrance qui accentue le mal. En se décrivant comme un « automate » (p. 163), Mme du Deffand présente ses besoins les plus simples comme des problèmes difficiles à surmonter : « il n'y a de différence d'un automate à moi que la possibilité de parler, la nécessité de manger et de dormir, qui sont pour moi la source de mille incommodités » (p. 163). Des maux qu'elle évoque, celui qui la fait cruellement souffrir est l'insomnie. Bien qu'elle

effleure rapidement le sujet dans cette lettre, elle décrit ce problème à plusieurs reprises dans sa correspondance, comme elle le fait le 13 décembre 1768 : « Dormez-vous, monsieur? Pour moi je ne ferme pas l'œil, et cette manière d'allonger ma vie me déplaît fort » (p. 105). L'insomnie, pour quelqu'un qui considère les heures de sommeil comme les « plus heureuses » (p. 64), allonge considérablement ses journées et rend plus pressant le besoin de divertissement. Bien que ces heures supplémentaires de veille soient souvent une cause d'ennui et de « mille incommodités » (p. 163), elles peuvent également être les plus divertissantes de sa journée, lorsqu'elle trouve à lire du Voltaire : « vous me procurez de l'amusement, du plaisir; sans vous mes nuits seraient insupportables, je les passe à me faire lire ce que vous m'envoyez » (p. 130). Le temps, selon les plaisirs qui sont disponibles pour chasser l'ennui, peut être un allié ou un ennemi. Pour Mme du Deffand, c'est l'ennui qui détermine sa perception du temps, et le plus souvent il est son ennemi.

La question de l'ennui, présente dans toute la correspondance de Mme du Deffand, prend dans la lettre du 1^{er} avril 1772 une nouvelle dimension. Les réflexions qu'elle fait sur son mal lui offrent l'occasion d'exposer à Voltaire sa conception de la condition humaine. Son constat est pessimiste. Pour elle, le plus grand malheur est celui d'être né, puisque le bonheur est impossible. Même Voltaire, qu'elle considérait comme un homme heureux, n'échappe plus à ce verdict. La seule solution possible serait de vivre dans un état près du sommeil, pour éviter la souffrance de

contempler le néant. L'analyse de l'ennui et de ses causes lui donne également un regard lucide et critique sur elle-même. Elle isole les failles dans son tempérament et son éducation, qui sont à la source de son mal. Plutôt que d'améliorer sa situation, cette connaissance et cette lucidité la confinent dans l'immobilisme et la passivité. Comme l'explique Vladimir Jankélévitch, cette attitude ne peut qu'aggraver le mal : « L'ennui vient de l'attention au néant de notre destin, et il vaut mieux, tout compte fait regarder voler les mouches que s'appliquer à ce rien et en subir la mortelle fascination¹⁴. » L'intelligence et la capacité d'analyse deviennent des facteurs qui aggravent son ennui, sans parvenir à lui trouver un remède. Le mal qui augmente avec les années l'incite à entretenir une relation particulière avec le temps. Il est une source de souffrance lorsque Mme du Deffand constate que son passé a été mal employé, que son présent est insupportable et que son avenir est sans espoir. Il peut cependant être à la fois un allié et un ennemi lorsque surviennent des périodes d'insomnie, selon les divertissements disponibles. La relation qu'elle entretient avec le temps est donc variable et entièrement déterminée par son ennui.

2.4. Conclusion

Les lettres du 1^{er} novembre 1760 et du 1^{er} avril 1772, bien qu'elles traitent toutes deux de l'ennui, comportent des différences notables dans le rôle que ce mal y occupe. Dans la première, la description du mal de Mme

¹⁴ Vladimir Jankélévitch, *L'aventure, l'ennui et le sérieux*, Paris, Éditions Montaigne, « Présence et pensée », 1963, p. 142.

du Deffand a surtout une visée argumentative. Elle l'utilise pour obtenir de Voltaire ce qu'elle veut, soit son approbation, son pardon ou ses écrits. Son ennui, étroitement lié au goût, lui donne de la crédibilité pour émettre des jugements arbitraires ou pour éviter de se confronter directement à son correspondant. Dans cette lettre, décrire son mal est un outil pour convaincre Voltaire de lui transmettre de nouveaux écrits, qui lui permettent de chasser momentanément le mal. La description de son ennui a donc une visée utilitaire.

Dans la lettre du 1^{er} avril 1772, traiter de son mal l'amène à des réflexions plus personnelles sur la condition humaine, sur les failles de sa personnalité et sur la question du temps. Il ne s'agit plus, ici, d'utiliser cette sensation douloureuse pour faire agir les autres ou pour les critiquer. Contrairement à ce qui se passe dans la première lettre, l'ennui ne vient pas seulement de l'extérieur, du manque de goût ou du manque d'écrits intéressants, mais plutôt d'elle-même. Le constat pessimiste de Mme du Deffand sur la condition humaine est la source de son mal. De plus, comme l'explique Michèle Huguet, « Ce malheur d'être né est la confrontation à une absurdité produite par la conscience d'une finitude privée de l'espoir d'un au-delà¹⁵. » L'espérance est absente de cette conception de l'être humain, qui ne peut même pas compter sur la mort pour se reconforter, puisqu'il la craint toujours. Privée, par son athéisme, de l'idée apaisante

¹⁵ Michèle Huguet, *L'ennui et ses discours*, Paris, Presses universitaires de France, « Philosophie d'aujourd'hui », 1984, p. 123.

d'une vie meilleure après la mort, la marquise se retrouve confrontée au néant.

À l'opposé de Trublet et du Dr Pomme, comprendre les causes du mal et ses remèdes, pour elle, ne fait que l'augmenter. Plutôt que de l'inciter à agir pour guérir, cette connaissance la condamne à l'immobilisme qui l'enfoncé davantage dans son état maladif. Le temps devient également un facteur qui peut aggraver son mal, puisqu'elle vit sans espoir d'améliorer son état. Son attente est vide et sans objet. Seuls quelques plaisirs éphémères et la crainte de la mort l'incitent à continuer.

Ce qui distingue Mme du Deffand de plusieurs auteurs contemporains est qu'elle considère l'ennui comme un mal irrémédiable. Pour La Mettrie, qui prône la jouissance comme remède, ou pour l'abbé Trublet et le Dr Pomme, qui voient dans la modération une façon de l'éviter, l'ennui est difficile à vaincre, mais il y a tout de même un espoir. Chez la marquise, ce mal est lié étroitement à la condition malheureuse de l'homme, qui est privé de toute forme d'espérance. Pour le dire avec Frantz Antoine Leconte, « Mme du Deffand apporte le vibrant témoignage d'une femme, également d'une société en confrontation directe avec le malaise de la condition humaine. Expérience singulière certes, mais représentative pour avoir exprimé un mal qui devenait de plus en plus collectif¹⁶. » Si ce malaise se retrouve chez d'autres auteurs, il n'est tout de même pas présenté d'une

¹⁶ Frantz Antoine Leconte, *op. cit.*, p. 138.

façon si ouvertement pessimiste. Au contraire, pour La Mettrie, comme nous allons le voir, c'est la société plutôt que la condition humaine qui cause l'ennui.

Chapitre III

***L'art de jouir de La Mettrie
ou l'art d'ignorer l'ennui***

3.1. Introduction

Bien que l'ennui soit, selon l'*Encyclopédie*, une « espèce de déplaisir qu'on ne saurait définir¹ », il existe différents moyens de le chasser. L'article « Ennui » suggère, entre autres, de varier les divertissements et les occupations: « le changement de travail et de plaisir remet en mouvement les esprits qui commencent à s'appesantir² ». Le plaisir et les passions semblent être des remèdes efficaces contre cet état : « les hommes en général souffrent encore plus à vivre sans passion que les passions ne les font souffrir³ ». Dans cette optique, *L'art de jouir* (1753), du médecin et philosophe matérialiste Julien Offray de La Mettrie, apparaît comme un guide idéal pour apprendre à éviter l'ennui. Il y présente différents moyens d'atteindre la volupté et, surtout, il élève la jouissance au rang d'un véritable art, mais qui ne consiste pas seulement à assouvir ses besoins, comme le précise Claude Morilhat : « La Mettrie loue sans réserve les plaisirs des sens, mais contrairement aux déclarations de ses adversaires, sa conception du plaisir et du bonheur est loin de se borner à l'apologie des satisfactions les plus grossières⁴. »

¹ « Ennui », dans Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 5, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966, p. 693.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Claude Morilhat, *La Mettrie. Un matérialisme radical*, Paris, Presses universitaires de France, « Philosophies », 1997, p. 103.

Présenté par Jacques Roger comme « le philosophe le plus calomnié de son temps » et « le plus hardi et le plus courageux de son époque⁵», La Mettrie réhabilite le plaisir et le présente dans *L'art de jouir* comme un dieu qui domine tout : « Plaisir, Maître souverain des hommes et des dieux, devant qui tout disparaît, jusqu'à la raison même⁶. » Il s'en fait le porte-parole et il écrit en son nom : « Esprits mobiles et déliés, qui circulez librement dans mes veines, portez dans mes écrits cette ravissante volupté que vous faites sans cesse voler dans mon cœur » (p. 300).

Bien que la jouissance et la volupté soient les éléments essentiels de *L'art de jouir*, l'ennui y est tout de même très présent. L'auteur y décrit le plaisir comme une sensation supérieure à toutes les autres. Par conséquent, tous les moments qui ne sont pas consacrés à la recherche de la volupté sont qualifiés d'ennuyeux : « Ô si vous pouviez seulement sentir l'ombre des plaisirs que goûtent deux cœurs qui se sont donnés l'un à l'autre, vous redemanderiez à Jupiter tous ces ennuyeux moments, tous ces vides de la vie que vous avez passés sans aimer! » (p. 302). La Mettrie n'insiste pas sur l'ennui, mais il fait sentir sa présence sous la forme adjectivale « ennuyeux », cela pour l'opposer aux moments de jouissance. Qu'il soit causé par l'excès de débauche ou par la retenue personnelle, l'ennui guette l'homme lorsqu'il n'est pas attentif à ses

⁵ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 195.

⁶ Julien Offray de La Mettrie, *L'art de jouir*, dans *Œuvres philosophiques II*, Paris, Fayard, « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 1987, p. 299. Les références-entre parenthèses sont toutes à cette édition.

sens et à ses besoins. La connaissance de l'art de jouir lui permettrait non seulement d'atteindre la volupté, mais aussi d'être à l'abri de l'ennui en gardant son âme et son corps sans cesse remués. C'est ici que La Mettrie se distingue des auteurs contemporains, puisqu'il ne propose pas seulement un remède à l'ennui, mais l'acquisition d'un art qui permet de l'éloigner définitivement.

Dans *L'art de jouir*, La Mettrie doit à la fois convaincre ses lecteurs de la valeur positive de la volupté, en montrant qu'elle ne va pas contre la raison, et leur transmettre un savoir érotique. Pour cela, il utilise l'ennui, dans un premier temps, comme contrepoint afin de comparer les joies du plaisir au vide et à la froideur de la raison. L'auteur distingue le voluptueux du débauché et souligne le caractère élitiste de cet art qui ne consiste pas qu'à satisfaire basement tous ses désirs. Il cherche à démontrer aux lecteurs prudes ou amants de la raison que la connaissance de l'art de jouir est supérieure à la morale et à la vertu et qu'elle dépasse les notions du bien et du mal. L'ennui, dans un second temps, lui permet aussi de critiquer la société et ses normes en la désignant comme la source de cet état de déplaisir. Suivre les règles de l'éducation serait un obstacle au bonheur de l'homme. La nature, au contraire, devient l'exemple à suivre, puisqu'elle accorde une place privilégiée au corps et au plaisir. Enfin, après avoir justifié et valorisé la jouissance, la Mettrie peut transmettre un savoir érotique en misant sur la peur de l'ennui et en démontrant que le voluptueux, par son art, est immunisé contre lui. Il propose à ses lecteurs d'apprendre à devenir des êtres d'exception en profitant de la diversité des

plaisirs qu'offre la nature et en utilisant, d'une nouvelle façon, l'imagination et les sentiments pour atteindre la volupté.

3.2. L'ennui, contrepoint de la volupté

Pour convaincre ses lecteurs de la valeur et de la nécessité de la volupté, La Mettrie affirme que la jouissance ne va pas contre la raison et qu'elle est un véritable art. Il la situe dans un juste milieu, dans un équilibre précaire entre deux extrêmes qui mènent à l'ennui. D'un côté, la société et ses règles, par la raison et « la froide Philosophie » (p. 299), privent l'être humain de tous les plaisirs et nient le corps et ses besoins. De l'autre se trouve la débauche, qui est « un excès de plaisir mal goûté » (p. 327). Entre ces deux opposés, le voluptueux se tient en équilibre grâce à sa connaissance de l'art de jouir et il doit à tout moment être attentif à ses sens pour éviter de sombrer dans l'ennui, qu'il soit le fruit de la retenue personnelle ou de l'excès.

L'ennui survient chez le prude ou chez l'amant de la raison parce qu'il refuse le plaisir et qu'il suit les règles de la société et de l'éducation plutôt que celles de la nature. Pour La Mettrie, tous les moments qui ne sont pas consacrés à la jouissance sont ennuyeux et vides : « un jour viendra, n'en doutez pas, que vous vous repentirez moins d'avoir aimé, fût-ce un volage, que de n'avoir point aimé » (p. 324). Les moments de plaisir, eux, sont brefs et intenses : « Toutes ces voluptés badines qui changent les heures en moments » (p. 320); « La

douleur est un siècle, et le plaisir un moment; ménageons-nous pour en jouir, dit le voluptueux » (p. 328). À l'instar de Mme du Deffand, la perception du temps chez La Mettrie est entièrement déterminée par l'ennui. Le plaisir écourte le temps, alors que l'ennui le rend interminable.

L'auteur utilise l'ennui pour montrer que seule la jouissance permet d'y échapper. Il valorise et justifie le plaisir tout en condamnant la prudence et la débauche. Les prudes hypocrites, qui ne sont pas « à ce qu'on dit si austères dans le déshabillé » (p. 300), et les « courtisanes impudiques » (p. 299), qui se prostituent « à d'infâmes voluptés, ou plutôt à d'indignes débauches » (p. 299), sont mises au même rang. L'auteur abolit la distinction entre ce qui semble être le bien et le mal, la vertu et le vice : « Loin d'ici surtout race dévote qui n'avez pas une vertu pour couvrir vos vices! » (p. 300). Comme le résume Claude Morilhat, chez La Mettrie,

L'individu résulte à la fois de son organisation physique et de l'éducation reçue. [...] L'être physique combiné à l'être social permettent [*sic*] de rendre raison des agissements de l'individu guidé par la recherche du plaisir, et non pas un prétendu pouvoir de la volonté, une illusoire liberté de choisir entre le bien et le mal⁷.

Ceux qui évoquent la raison et la philosophie pour justifier le refus de la jouissance et qui confondent voluptueux et débauchés ne valent pas mieux que ces derniers. Ce n'est plus la vertu et la raison qui peuvent les en démarquer,

⁷ Claude Morilhat, *op. cit.*, p. 93.

mais plutôt la connaissance de l'art de jouir : « Charmes magiques, aimant de la volupté, mystères cachés de Cypris, soyez toujours inconnus aux amants vulgaires » (p. 321). En s'adressant ainsi à ses lecteurs, La Mettrie mise sur une peur commune à tous, celle de l'ennui. Il valorise de cette façon le plaisir comme moyen d'éviter ce mal et il élève la jouissance au rang d'un art complexe, ainsi que le précise Robert Mauzi au sujet du plaisir au Siècle des lumières :

Le plaisir détourne la menace d'enlèvement que le repos fait peser sur l'âme. Plus encore que le bonheur, il est la découverte du siècle. [...] Le plaisir apparaît comme un *moteur universel*, comme l'élément le plus actif de l'âme humaine. Il devient par là même *un principe nécessaire*, une sorte de rempart contre le néant⁸.

L'ennui comme contrepoint devrait pousser le prude ou l'amant de la raison à tenter d'atteindre ce juste milieu où se trouve le voluptueux et qui le distingue de la masse.

Lorsqu'il veut convaincre les amants de la raison et de la vertu, La Mettrie, après les avoir secoués en les comparant aux débauchés, utilise des termes liés à la raison et à l'innocence pour leur prouver que le mal n'est pas dans la volupté : « Belle, qui voulez consulter la raison pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes discours; elle n'en sera point alarmée. La raison emprunte ici, non le langage, mais le sentiment des Dieux » (p. 300). Il joue avec leurs propres arguments pour démontrer que la volupté est une chose

⁸ Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1969, p. 386

nécessaire et souhaitable et qu'en elle résident la pureté et l'innocence : « le plaisir n'habita jamais des cœurs impurs et corrompus » (p. 304). En distinguant le voluptueux du débauché, il leur montre que, tout comme eux, il désapprouve ce type d'excès qui ne peut mener qu'à l'ennui : « Le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier service, semblable au cygne de La Fontaine, est bientôt sans désirs » (p. 327). Sans désirs, le gourmand se retrouve vite envahi par l'ennui et il ne peut connaître la jouissance complète du corps et de l'âme : « ce n'est point la jouissance des corps, c'est celle des âmes qu'il me faut » (p. 300). Tout comme le Dr Pomme, La Mettrie met en garde ses lecteurs contre les excès de toutes sortes qui mènent vite à la satiété et au dégoût. C'est la modération qui permet d'éviter l'ennui.

Pour justifier la jouissance, l'auteur parle « des respectables approches de la volupté » (p. 299) et des « désirs innocents » (p. 304) : « L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches amoureuses; elles sont faites par des jeunes cœurs qui ont besoin d'aimer, avec une pureté d'âme que jamais n'empoisonnera le repentir » (p. 304). Ann Thomson explique ainsi ce refus du remords chez La Mettrie :

He [...] demonstrates that what is responsible for disturbing the natural happiness is remorse. For remorse is purely the result of prejudices inculcated in childhood, and arbitrary, religious standards of good and evil which force the individual to suppress his natural instincts and to condemn physical pleasure as inferior and even wicked⁹.

⁹Ann Thomson, *Materialism and Society in the Mid-Eighteenth Century: La Mettrie's Discours préliminaire*, Genève, Droz, 1981, p. 48.

La Mettrie utilise la rhétorique même de ses détracteurs et il montre ainsi que la sagesse et la raison ne sont pas là où ils croyaient, mais qu'elles sont du côté du voluptueux qui maîtrise l'art de jouir : « l'honneur et l'amour ne sont point incompatibles; ils subsistent ensemble, ils s'éclairent, ils s'illustrent... » (p. 308); « qu'une femme qui sait aimer est un être rare et respectable! On devrait lui dresser des autels » (p. 308). Il leur propose une nouvelle utilisation de la raison et de la philosophie, qui ne servira qu'à augmenter le plaisir contre tous les sentiments contraignants nés de l'éducation et de la société : « Que ce Dieu vif et impétueux, ne se serve de la raison des hommes que pour la leur faire oublier; qu'ils ne raisonnent que pour exagérer leur plaisir » (p. 299). Même la tristesse et la douleur ne sont qu'un moyen d'accentuer la jouissance : « Mais quels vont être ces adieux! [...] Si la joie est commune, la tristesse l'est aussi; les larmes de la douleur sont confondues avec celles du plaisir, qui en est plus tendre » (p. 310).

L'auteur oppose de façon radicale la « froide indifférence » (p. 325) de la raison aux feux du plaisir. Il décrit le plaisir comme « un trait de flamme qui me guide, comme ces comètes qui laissent jaillir après elles un sillon de lumière qui montre leur route » (p. 301). Il parle du « feu sacré de la volupté » (p. 301) et des « baisers de feu » (p. 309). Le corps et l'âme sont complètement embrasés par le plaisir, alors que la raison est liée au froid et au vide. La Mettrie déplace la peur et la crainte du plaisir vers la crainte de l'ennui. En comparant la volupté avec les deux extrêmes que sont la raison et l'excès, il valorise le

plaisir et le met au rang d'un art qui n'est pas accessible à tous. Le voluptueux se distingue du débauché et de ses excès, qui eux n'exigent pas une connaissance particulière :

C'est pourquoi vous voyez le voluptueux prêter à chaque instant une oreille attentive à la voix secrète de ses sens dilatés et ouverts; lui comme pour mieux entendre le plaisir, eux, pour mieux le recevoir. Mais s'ils ne sont pas propres, il ne les excite point : il perdrait le point de vue de son art, la sagesse des plaisirs (p. 328).

La Mettrie présente le voluptueux comme un être possédant une façon différente d'être à l'écoute de ses sens et des stimulations extérieures. Cet art lui permet de connaître des jouissances inconnues du vulgaire.

3.3. L'ennui et la société, le plaisir et la nature

Après avoir démontré la supériorité du voluptueux, La Mettrie utilise l'ennui pour faire une critique de la société et de ses règles qui nuisent au plaisir. Elles mènent droit au vide et à l'ennui en niant les désirs du corps et en prêchant contre le plaisir, ce « maître souverain » (p. 299). Comme l'explique Robert Mauzi, «selon La Mettrie, la sensation constitue l'essentiel de la vie physique et morale. D'elle dépend tout notre bonheur...¹⁰». Les règles et normes sociales contrecarrent le dessein de la nature et nuisent au bonheur de l'homme : « L'homme a été fait pour être heureux dans tous les états de la vie » (p. 313); « enfants *gâtés* de la Nature et de l'amour, vous que ce Dieu a pris

¹⁰ Robert Mauzi, *op. cit.*, p. 249.

soin de former lui-même, pour servir a des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain... » (p. 301).

L'auteur propose de prendre la nature comme guide et maître pour apprendre l'art de jouir : « venez sous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles; c'est le Zéphire amoureux qui les agite; voyez comme elles semblent planer l'une sur l'autre et vous font signe de les imiter » (p. 301); « les plaisirs après lesquels vous soupirez ne vous seront pas toujours inconnus; la Nature vous en offrira partout l'image; deux animaux s'accouperont en votre présence; vous verrez des oiseaux se caresser sur une branche d'arbre, qui semble obéir à leurs amours » (p. 303). Contrairement à la société, la nature apprend à l'homme à être à l'écoute de ses sens et à rechercher la diversité des plaisirs. Les normes et les règles sociales imposées sont un obstacle au plaisir et au bonheur de l'homme. Selon Claude Morilhat, celles-ci

purement conventionnelles [...] s'efforcent de réfréner les impulsions de la nature afin d'assurer la coexistence des hommes. Entre vertu et bonheur n'existe aucune liaison nécessaire, mais bien plutôt une certaine contradiction. Contenues par les principes imprimés par l'éducation, les exigences de la nature conservent leur force, prête à subvertir ce que l'art a institué¹¹.

Sans ces normes, écrit La Mettrie, il serait plus facile d'être heureux et libre :

Puissiez-vous vivre toujours ensemble et toujours ignorés dans cette paisible solitude, sans connaître ceux qui vous ont donné le jour! Le commerce des hommes serait fatal à votre bonheur; un art imposteur corromprait la simple Nature, sous les lois de

¹¹ Claude Morilhat, *op. cit.*, p. 99.

laquelle vous vivez heureux : en perdant votre innocence, vous perdriez tous vos plaisirs (p. 305).

Comme chez Mme du Deffand, l'éducation est une cause d'ennui. Dans son cas, il s'agit d'un manque dans sa propre éducation, qui ne lui a pas donné les ressources nécessaires pour lutter contre le mal. Pour La Mettrie, c'est toutes les fausses règles et conventions qu'elle véhicule qu'il faut condamner.

La société vient s'interposer entre l'être humain et la jouissance comme une voix spectrale qui freine les plaisirs : « elle n'entend plus que la voix d'un fantôme qui lui dit de se respecter. [...] Dieu puissant! se peut-il qu'une faible mortelle que tu as si facilement séduite, se souvienne encore en aimant de tout ce qu'on devrait oublier quand on aime ? » (p. 323). En plus de ces contraintes imposées par l'éducation, certains sentiments plus naturels chez les femmes viennent s'interposer entre elles et leurs désirs : « Votre vertu s'éveille, elle craint la surprise même quelle a; la pudeur semble augmenter vos inquiétudes avec vos attraits; votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas » (p. 301). Contrairement à la prudence définie comme « une fausse modestie qui est vanité; [...] une fausse vertu qui est hypocrisie¹² », la pudeur n'est pas un obstacle au plaisir, puisqu'elle est sincère. Ce sentiment, décrit dans l'*Encyclopédie* comme « une honte naturelle, sage et honnête, une crainte

¹² « Prudence », dans Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 13, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966, p. 528.

secrète¹³ », impose aux femmes une retenue qui ne fait qu'augmenter le plaisir des hommes.

Chez La Mettrie, l'ennui ne naît qu'en société. Seul, grâce à l'imagination et aux souvenirs, ou en tête-à-tête, le voluptueux ne connaît pas l'ennui : « l'amour [...] ne bat que d'une aile lorsqu'il est seul; en compagnie il n'en a point; tête à tête il en a mille » (p. 309). Contrairement à l'abbé Trublet pour qui l'ennui né de la solitude est le plus insurmontable, La Mettrie voit dans le monde une des causes principales du mal. En société, où chacun cherche à briller par des discours inutiles, l'ennui survient rapidement. Le voluptueux doit apprendre à s'éloigner de « tout fâcheux conteur, tout ennuyeux érudit, [...] ils aiment plus à briller qu'à rire » (p. 326).

La Mettrie remet en question les valeurs de l'éducation et les normes sociales en en faisant d'inutiles obstacles au véritable dessein de la nature, qui est le bonheur de l'homme. Il ne s'oppose pas à toutes les formes d'éducation, mais plutôt à celle qui crée des comportements faussement naturels chez l'être humain, comme le précise Ann Thomson :

This is not so much education in the sense of teaching the child certain beliefs and exhorting him to act according to them [...]; it is rather a form of conditioning in which certain *habitual* forms of behaviour are inculcated, so that these actions appear to be,

¹³ « Pudeur », dans Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 13, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966, p. 553.

and indeed become, « natural ». So education in forming habits, [...] develops a sort of « second » nature which determinates man's thoughts and volitions, as did his original nature¹⁴.

Il se produit chez l'auteur de *L'art de jouir* un renversement de valeur par rapport à l'opinion commune. La société devient la vraie source de corruption et l'obstacle au bonheur de l'homme et à son plaisir, tandis que la nature enseigne la sagesse et la volupté totale, où l'âme et le corps sont totalement remués :

Quels sont ces deux enfants de différents sexes qu'on laisse vivre seuls paisiblement ensemble? Qu'ils seront heureux un jour! Non, jamais l'amour n'aura eu de si tendres, ni de si fidèles serviteurs. Sans éducation et par conséquent sans préjugés, livrés sans remords à une mutuelle sympathie, abandonnées à un instinct plus sage que la raison, ils ne suivront que ce tendre penchant de la Nature, qui ne peut être criminel, puisqu'on ne peut y résister (p. 303).

Les exemples d'ébats amoureux sont toujours situés dans un lieu bucolique et riche en enseignements. La nature révèle aux humains leur véritable être et elle éveille leur curiosité en se faisant leur miroir : « La bergère est aussi curieuse d'elle-même pour la première fois; elle avait déjà vu son joli minois dans un clair ruisseau; le même miroir va lui servir pour contempler des charmes secrets qu'elle ignorait » (p. 304). Elle est aussi une source intarissable d'inspiration et elle est à la fois décor et maître. Elle est le lieu des ébats et, en l'observant attentivement, le voluptueux apprend en l'imitant. Il ne faut pas être sourd « à l'exemple de la Nature entière. [...] Les fleurs mêmes se marient; les vents sont leurs messagers amoureux. Chaque chose est occupée à se reproduire » (p.

¹⁴ Ann Thomson, *op. cit.*, p. 49.

328). Le corps et ses désirs en font aussi partie et ils sont décrits dans les mêmes termes :

Voyez cette rose que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'Amour : rose vermeille, dont le bouton est à peine éclos qu'elle veut être cueillie; rose charmante, dont chaque feuille semble couverte et entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les Amours qui y sont nichés et les soutenir plus mollement dans leurs ébats (p. 304).

La nature donne sa véritable place aux plaisirs, contrairement à la société, qui confine à l'ennui en niant le corps. Les moments de plaisir sont décrits dans la nature, tandis que ceux de l'ennui le sont dans la société avec ses excès et ses froids discours.

La *Mettrie* démontre que la jouissance est un art qui s'oppose diamétralement à la débauche en ne faisant que suivre les enseignements de la nature, ainsi que le rappelle Claude Morilhat : « La quête du plaisir n'a pas à être justifiée, elle constitue une donnée immédiate pour tous les êtres sensibles, le principe recteur [*sic*] de leur existence. À l'encontre de la morale instituée, la nature nous invite à suivre nos penchants¹⁵.» Le plaisir, par rapport à l'ennui, permet de critiquer la société, source de corruption qui entraîne vers le vide en brimant le corps et ses désirs. La *Mettrie* convainc ainsi l'homme de la société et de la raison en utilisant ses propres arguments et en faisant de la jouissance un véritable art qu'il cherchera, ensuite, à lui transmettre.

¹⁵ Claude Morilhat, *op. cit.*, p. 103.

3.4. Peur de l'ennui et transmission de l'art de jouir

Après avoir tenté de prouver à son public que la volupté et le plaisir sont supérieurs à la pudeur et à la débauche, La Mettrie édifie la jouissance en art. Par de nombreux exemples, il transmet un savoir érotique qui, bien appliqué, évitera au sujet de sombrer dans l'ennui. Selon l'*Encyclopédie*, cet état survient lorsque l'âme n'est pas suffisamment remuée : « L'origine de cette triste et fâcheuse sensation vient de ce que l'âme n'est ni assez agitée, ni assez remuée¹⁶. » Chez La Mettrie, la jouissance permet de mettre en mouvement l'âme en passant par les sensations du corps : « Rien en [les voluptueux] n'est exempt de ce doux exercice; tout s'y rapproche, tout y contribue; [...] le corps entier de l'un et de l'autre est dans le plus grand travail... » (p. 311);

Si les plaisirs du corps sont si vifs, quels sont ceux de l'âme! Je parle de cette tendresse pure, de ces goûts exquis qui semblent faire distiller la volupté goutte à goutte au fond de nos âmes [...], tellement remplies de la perfection de leur état qu'elles se suffisent à elles-mêmes et ne désirent rien (p. 318).

En étant à l'écoute de ses sens et en utilisant adroitement son imagination, le voluptueux est, en partie, à l'abri de l'ennui parce qu'il ne connaît pas le dégoût : « Le voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps sain, l'esprit libre et sans préjugés. Amant de la Nature, il en adore les beautés, parce qu'il en connaît le prix; inaccessible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poison

¹⁶ « Ennui », dans Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 5, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966, p. 693.

mortel vient infecter nos cœurs » (p. 331). Le dégoût empêche le plaisir et entraîne inévitablement l'ennui.

Le voluptueux se distingue du débauché par le choix de ses plaisirs: « Le voluptueux sait choisir ses convives; il veut qu'ils soient, comme lui, sensuels, délicats, aimables, et plutôt gais, plaisants, que spirituels » (p. 326). Il sait aussi que profiter, sans préjugés, de la diversité infinie des plaisirs est un véritable art. Que ce soit Sapho, « amoureuse de [son] propre sexe » (p. 332), Suzon, qui troublée par « la vue des plaisirs d'autrui » (p. 333) en éprouve elle-même, ou Ascythe, qui donne à un autre homme « plus de plaisir qu'une femme véritable » (p. 333), tout est permis au voluptueux, qui comprend que la monotonie mène droit à l'ennui : « Pétrone a moins voulu, dans l'excès de son raffinement, vous causer des inquiétudes que vous ménager des ressources contre l'ennuyeuse uniformité des plaisirs » (p. 333). Pour le dire avec Robert Mauzi, « Toutes les jouissances sont bonnes, et pour être heureux il faut les accumuler pêle-mêle¹⁷. » Selon La Mettrie, il faut accepter cette diversité : « Ne nous élevons point contre cette usurpation; n'arrêtons point le cours d'un ruisseau qui conduit tôt ou tard à sa source. [...] le plaisir se lasse de mentir » (p. 333).

Pour transmettre l'art de jouir, La Mettrie utilise de nombreux exemples détaillés et il aiguillonne la curiosité du lecteur : « Amour que tu es si adorable!

¹⁷ Robert Mauzi, *op. cit.*, p. 250.

Si ta seule peinture peut donner des désirs, que ferais-tu toi-même ? » (p. 302). Il insiste particulièrement sur l'impossibilité de décrire avec le langage le plaisir ressenti : « les expressions me manquent, Phylis, tout ce que je dis n'est pas même un faible songe de ces plaisirs. Aimable faiblesse! douce extase ! C'est en vain que l'Esprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut vous comprendre » (p. 302). Les mots ne suffisent pas, il faut vivre ces expériences pour les comprendre. L'auteur laisse présager une jouissance plus grande que ce que les mots peuvent exposer et qui reste inconnue au lecteur: « Et comment les peindrais-je? » (p. 310); « que la parole est un faible organe du sentiment » (p. 306).

La Mettrie souligne également le caractère élitiste de l'art de jouir. Cette volupté ne peut être connue des prudes ou des vulgaires débauchés : « vous qui baissez les yeux aux paroles chatouilleuses, précieuses et prudes, loin d'ici! La volupté est dispensée de vous respecter... » (p. 300); « Combien peu se respectent eux-mêmes dans le bras de la volupté! Oui, ceux à qui tes plaisirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'Univers, indignes du rang de tes élus, le sont de tes bontés! » (p. 322). L'art de jouir consiste à être digne du plaisir en apprenant à le reconnaître, à le rechercher et à le mériter : « Plaisir, [...] J'ignore si je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne; mais je me croirais indigne de toi, si je n'étais attentif à m'assurer de ta présence... » (p. 299). Le voluptueux jouit de tous les plaisirs, mais avec modération. Il « goûte de tous les mets, mais il en prend peu, il se ménage, il

veut profiter de tout » (p. 327). Il connaît le plaisir et « l'art d'en user sagement, de le ménager par raison, et de le goûter par sentiment » (p. 327). En évitant les excès qui épuisent vite les désirs et qui mènent à l'ennui, le voluptueux n'est jamais à court de désirs, eux qui se renouvellent sans cesse : « soyez seulement habile économiste de vos plaisirs; sachez l'art délicat de les filer, de les faire éclore dans le cœur d'une amante endormie » (p. 314).

La *Mettrie* démontre encore que le voluptueux se distingue de la masse par l'utilisation particulière qu'il fait de l'imagination et des sentiments. Selon Ann Thomson, il se rapproche sur ce point de l'élitisme des libertins érudits du XVII^e siècle : « La *Mettrie* considère cette jouissance raffinée, qui mêle l'imagination aux plaisirs des sens, réservée à quelques individus supérieurs à la complexion heureuse, poussées par le corps à des plaisirs moins crapuleux¹⁸ ». Le voluptueux, en utilisant son imagination ou ses souvenirs, se remémore des moments de volupté ou les anticipe : « mais plus heureux encore ceux dont l'imagination vive tient toujours les sens dans l'avant-goût du plaisir et comme à l'unisson de la volupté! Pour ces amants tous les jours se lèvent sereins et voluptueux » (p. 315). La mémoire et l'imagination ont des rôles différents mais complémentaires, comme l'explique Claude Morilhat :

Si la mémoire ressuscite des idées anciennes et les appréhende en tant que telles, l'imagination utilise celles-là en les tronquant, en les fusionnant, en les combinant. La première suppose la fidélité, la seconde montre une certaine productivité, elle

¹⁸ Ann Thomson, « Introduction » dans Julien Offray de La *Mettrie*, *De la volupté*, Paris, Éditions Desjonquères, « XVIII^e siècle », 1996, p. 12.

engendre de l'idée plus ou moins éloignée de tout donné antérieur¹⁹.

La solitude n'est plus un moment où l'ennui peut s'installer, puisque le voluptueux se sert de son imagination pour passer d'agréables moments.

L'imagination vient combler l'absence et tromper l'ennui :

Ses brillants tableaux charment nos ennuis dans l'absence, qui disparaît pour faire place à l'objet aimé dont l'imagination est le triomphe; ses yeux de lynx s'étendent sans borne sur l'avenir, comme sur le passé; par eux, par la manière dont ils sont taillés, les objets les plus éloignés se rapprochent, se grossissent et se montrent enfin sous les plus beaux traits; par eux le voluptueux jouit de ses idées; il les appelle, les éveille, écarte les unes, fixe et caresse les autres au gré de ses désirs (p. 320).

Même seul ou dans le sommeil, le voluptueux a accès à un monde de jouissances qui l'éloigne de l'ennui : « Les criminels dans les fers font des rêves cruels, le mondain n'est occupé que de bals et de spectacles, le trompeur est artificieux, comme le lâche est poltron en dormant [...]. Pourquoi le voluptueux ne jouirait-il pas des mêmes bienfaits? » (p. 312). Il sait à la fois profiter de la compagnie des autres et de la solitude.

Pour transmettre son savoir érotique, La Mettrie mise sur la curiosité du lecteur, sur son envie de se distinguer et sur son désir de connaître des jouissances qui lui sont inconnues. Il présente le voluptueux comme un être d'exception qui, grâce à sa façon particulière de percevoir les choses et son savoir érotique, est à l'abri de l'ennui.

¹⁹ Claude Morilhat, *op. cit.*, p. 41.

3.5. Conclusion

Dans *L'art de jouir*, La Mettrie cherche à réhabiliter le plaisir en l'élevant au rang d'un art élitiste qui permet d'appréhender le monde d'une façon particulière. Le voluptueux adopte un nouveau mode de vie où il apprend à rechercher le plaisir et à éviter l'ennui, qui est causé par les excès de toutes sortes ou par la prudence et la raison. L'auteur utilise l'ennui comme contrepoint pour convaincre ses lecteurs de la supériorité de la volupté sur la raison et la débauche. Pour lui, la recherche du plaisir ne va pas à l'encontre de la raison ou de la vertu, mais elle surpasse les notions de bien et de mal, puisqu'elle fait partie de la nature même de l'homme. C'est vers la nature et son enseignement si précieux que le voluptueux doit se tourner. La société, au contraire, avec ses normes et ses règles devient un obstacle à son bonheur et mène à l'ennui en niant le corps et ses besoins, comme l'écrit Ann Thomson :

His aim is not the glorification of unbridled indulgence in physical passions, but rather recognition of man's true nature and of the only way for him to achieve happiness. In the process he shows that men are naturally antisocial and that society can only exist by coercion and the limitation of the individual's natural impulse; but this external coercion, unlike the pressures exerted by religious education, does not cause psychological suffering²⁰.

Contrairement à l'abbé Trublet et au Dr Pomme, La Mettrie accuse la société et ses règles d'être la cause même de l'ennui. Ceux-là apprennent à leurs lecteurs à éviter ce mal en tirant le meilleur parti possible de la société. Le mode de vie que propose La Mettrie est à l'extérieur des limites et des règles de celle-ci. Il

²⁰ Ann Thomson, *op. cit.*, p. 52.

ne voit pas dans la fréquentation du monde un remède à l'ennui, mais une cause.

La Mettrie cherche enfin à transmettre un savoir érotique en insistant sur le caractère élitiste de l'art de jouir. Il ne suffit pas de simplement satisfaire ses besoins, mais plutôt d'apprendre à rechercher et à reconnaître un plaisir qui embrase entièrement l'âme et le corps. Bien plus que de simples conseils pour atteindre la volupté, l'art de jouir est une façon particulière d'être à l'écoute de ses sens et d'appréhender le monde extérieur. L'imagination, la mémoire, les sentiments et la nature servent à préparer et à amplifier le plaisir du voluptueux. En évitant les excès et en profitant de la diversité infinie des plaisirs, il se retrouve à l'abri de l'ennui, puisque ses désirs sont sans cesse renouvelés.

L'art de jouir proposé par La Mettrie est un mode de vie idéal. Lorsque celui-ci est maîtrisé, il permet d'éviter l'ennui de façon définitive. À l'opposé, les conseils prodigués par Trublet ou le Dr Pomme s'adressent à un public réel, en tenant compte de ses faiblesses et de ses défauts, et ont une visée utilitaire. C'est pourquoi ils ne promettent pas à leurs lecteurs de leur apprendre à chasser complètement l'ennui. La Mettrie est le seul qui ne parle pas de l'éventualité d'un échec. Le voluptueux est bel et bien à l'abri de l'ennui parce qu'il a acquis l'art de jouir. Cet art implique une façon de vivre où les sens sont constamment en éveil et où tout semble nouveau à ses yeux. Contrairement aux auteurs contemporains, La Mettrie ne décrit pas l'ennui comme un mal incurable ou

inévitables, mais seul le voluptueux peut l'éviter. Les conseils qu'il donne ont, toutefois, la même finalité que ceux de Trublet dans ses essais : le bonheur de l'homme.

Chapitre IV

L'ennuyé et l'ennuyeux dans les *Essais sur divers sujets de littérature et de morale* de Trublet

4.1. Introduction

Dans la littérature du XVIII^e siècle, l'ennui est souvent décrit comme un mal presque inévitable qui est un des plus grands obstacles au bonheur. Dans ses *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, l'abbé Trublet cherche à aider les hommes à atteindre ce bonheur. Il s'intéresse tout particulièrement aux obstacles, comme l'ennui, qui risquent de mettre en péril cette quête.

Écrit de 1754 à 1760, ce traité de morale, divisé en quatre volumes, s'intéresse, entre autres, à la conversation, au goût, à la politesse et au bonheur. Il contient des conseils et des réflexions sur tous ces sujets et il a une visée utilitaire. Comme l'explique Jean Jacquart, la morale de l'abbé en est une «informée, [...] expérimentale, et qui dépendra étroitement de l'observation dont elle est elle issue¹». Il « cherche à faire [...] un ouvrage bienfaisant, utile à ses lecteurs²».

La majeure partie des *Essais* est consacrée à la question du bonheur. En en faisant un enjeu aussi primordial, l'abbé se doit de proposer à ses lecteurs différents moyens pour combattre son principal ennemi, l'ennui. Ce mal est considéré comme un des obstacles les plus difficiles à surmonter et comme une cause de malheur : « L'ennui et la langueur de l'âme, l'inquiétude et le chagrin,

¹ Jean Jacquart, *L'abbé Trublet critique et moraliste 1697-1770 d'après des documents inédits*, Paris, A. Picard, 1926, p. 200.

² *Ibid.*, p. 161.

la douleur et les maladies, voilà les trois grandes sources du malheur des hommes³.» Pour le dire avec Robert Mauzi, chez Trublet,

Le problème du bonheur est senti et proposé comme la clé de tous les autres... Le bonheur est le seul idéal concevable, la seule justification de l'existence humaine : aucune valeur ne se superpose à celle-là; toutes, au contraire, en découlent, et n'avoir pas su être heureux, c'est n'avoir rien fait de sa vie⁴.

Traiter de l'ennui lui permet de transmettre à ses lecteurs un savoir, non seulement sur cette sensation douloureuse et sur ses remèdes possibles, mais aussi sur sa conception de l'homme. La gravité de ce mal, qu'on souhaite éviter, justifie la constante recherche des plaisirs comme remède, que ce soit dans les divertissements, le travail ou la piété. En transmettant ses connaissances sur l'ennui, l'auteur veut convaincre ses lecteurs qu'ils ont un rôle déterminant à jouer dans leur quête du bonheur, qu'ils en ont la responsabilité. Il prescrit également un comportement précis à adopter dans le monde pour ne pas y être considéré comme quelqu'un d'ennuyeux. Les réflexions de Trublet sur l'ennui s'adressent plus particulièrement aux riches qui sont confrontés à l'oisiveté et à la satiété des plaisirs. Il les valorise en montrant que le chemin du bonheur est plus tortueux pour eux que pour d'autres et qu'ils ont plus de mérite que les pauvres lorsqu'ils parviennent à chasser l'ennui. C'est sur ce point que l'abbé se distingue des auteurs contemporains. Bien que plusieurs d'entre eux, comme le Dr Pomme ou Mme

³ Nicolas Charles Joseph Trublet, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, Genève, Slatkine reprints, 1968, p. 97. Les références entre parenthèses sont toutes à cette édition.

⁴ Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1969, p. 81.

du Deffand, laissent entendre que l'ennui est un problème lié en grande partie au style de vie amené par la richesse, ils n'affirment jamais que leur mérite est supérieur et que le bonheur est plus difficilement atteignable pour eux.

4.2. Tempérament, plaisir et occupation

En présentant l'ennui comme un obstacle au bonheur, Trublet transmet à ses lecteurs différents savoirs. Il propose une définition du bonheur et il décrit le fonctionnement de l'ennui, ses causes et ses remèdes. Pour lui, le tempérament détermine en grande partie l'homme et sa capacité à être heureux: « Le bonheur est presque donc toujours l'effet du tempérament seul. Quelquefois aussi c'est l'ouvrage de la raison jointe au tempérament » (p. 86). Certaines personnes parviennent à être heureuses peu importe les circonstances de la vie, alors que d'autres n'y arriveront jamais : « La nature fait des heureux, malgré la fortune; la fortune n'en fait jamais malgré la nature. La fortune peut, malgré la nature, faire des malheureux; jamais des heureux. La fortune peut donner des plaisirs, la nature seule peut donner le bonheur » (p. 297). L'auteur distingue ici le plaisir, qui est un moyen, et le bonheur, qui est une fin. Pour l'atteindre, il faut savoir doser plaisirs et moments de repos: « Le bonheur est la quiétude et la paix de l'âme, assaisonnées et réveillées par le plaisir. Ainsi pour être heureux autant qu'on le peut être, il faudrait un tempérament doux et vif à la fois » (p. 290).

L'ennui, comme le bonheur, dépend du caractère. Certaines personnes au tempérament vif, par exemple, doivent lutter plus que d'autres contre cet état : « Enfin l'ennui gagne, en commençant par ceux qui étaient d'abord les plus vifs et les plus gais. Il faut du changement aux personnes de ce caractère; elles ont plus tôt épuisé les objets » (p. 324). Ces personnes supportent moins bien l'ennui, « qui est proprement le défaut de pensées vives, ou de sentiments vifs » (p. 19), parce que leur tempérament s'y oppose. Les causes du mal et leurs remèdes dépendent donc du caractère de la personne qui en souffre : « un homme s'ennuie où et quand il doit s'ennuyer, relativement à son caractère, à son tour d'esprit, à ses goûts » (p.332). L'auteur ne cherche pas à proposer un remède infaillible à l'ennui, mais il présente son fonctionnement et ses causes pour que ses lecteurs le comprennent mieux et puissent parvenir à le chasser plus facilement.

Trublet décrit deux types d'ennui qui surviennent soit dans la solitude soit en société. Par la conversation et les divertissements propres à la société, il est facile de fuir l'ennui en changeant sans cesse de plaisir et d'occupation. Il est normal, toutefois, de s'ennuyer dans le monde, surtout pour les hommes d'esprit qui y trouvent rarement leur égal. Dans la solitude, peu de personnes parviennent à ne jamais s'ennuyer et elles doivent avoir une force d'esprit particulière : « lorsqu'on n'a pas la force d'esprit dont je viens de parler, il faudrait en avoir bien peu pour ne s'ennuyer jamais en compagnie. Mais il faudrait en avoir beaucoup, et toujours, pour ne s'ennuyer jamais dans la

solitude » (p. 324). L'homme se retrouve toujours confronté à l'ennui, qu'il soit seul soit en compagnie, et il doit choisir ce qui lui semble le moins pénible. Ainsi que l'explique Jean Jacquart, « L'ennui de la retraite [...] serait évidemment pire que celui du monde. Si la société a ses peines et ses dégoûts, la solitude est plus insupportable encore⁵. » Trublet propose les mêmes remèdes à l'ennui que l'*Encyclopédie*, soit le travail et le plaisir : « le changement de travail et de plaisir remet en mouvement les esprit qui commencent à s'appesantir⁶»; « le mélange de ces deux espèces d'occupations, fournissant un objet qu'on remplit avec soin chaque jour, mettra les hommes à couvert des amertumes de l'ennui⁷ ». Ces deux ressources contre l'ennui ne garantissent pas le bonheur, mais elles aident à échapper plus souvent à « cette triste et fâcheuse sensation⁸ ». Pour l'auteur, l'homme ne peut aspirer au bonheur dans l'inaction et l'oisiveté, puisque toutes deux le mènent droit à l'ennui : « il vaut donc mieux, je le répète, faire des riens que de ne rien faire, et l'oisiveté est pire à tous égards que les occupations les plus inutiles » (p. 332). Qu'elle soit frivole ou sérieuse, l'occupation devient ainsi un élément indispensable de cette quête. Même la pratique religieuse est considérée comme un remède : « un des plus grands avantages de la sincère piété, c'est qu'elle est le meilleur moyen d'éviter l'ennui » (p. 98).

⁵Jean Jacquart, *op. cit.*, p. 223.

⁶ « Ennui », dans Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 5, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966, p. 693.

⁷*Ibid.*, p. 694.

⁸*Ibid.*, p. 693.

Traiter de l'ennui permet également à l'auteur de présenter à ses lecteurs sa vision de l'homme. Pour lui, comme pour La Mettrie, la recherche du bonheur doit être le moteur de la vie et elle est ce qui motive toutes les actions de l'être humain. C'est la visée même de ses essais, comme l'écrit Jean Jacquart :

On le voit, le bonheur même terrestre, est toujours pour Trublet, l'objectif principal [...]. Il serait difficile de rencontrer une morale plus franchement intéressée que celle des *Essais*. Chaque fois que l'auteur donne une maxime nouvelle, définit une qualité ou une vertu, c'est pour s'étendre immédiatement sur les avantages qu'on en retire pour soi et pour les autres⁹.

À l'instar de Mme du Deffand, Trublet voit dans la nature même de l'être humain un obstacle au bonheur. Toutefois, la visée utilitaire de la morale de l'abbé montre qu'il ne considère pas toujours l'ennui comme un mal irrémédiable :

Pour être parfaitement heureux, [...] il faudrait n'avoir ni espérances, ni craintes, ne s'occuper que du présent, comme les enfants et les animaux [...]. L'espérance [...] est toujours mêlée de quelque doute, et par-là quelque crainte. Plus elle approche de la certitude, plus elle dégoûte du présent. On s'ennuie, on languit dans l'attente de ce qu'on espère; et cet ennui est bien plus difficile à supporter que celui qui naît du défaut des sensations ou de pensée vives. On peut remédier par les plaisirs à cette dernière sorte d'ennui; mais dans l'autre on ne prend plaisir à rien. L'âme fixée à cet objet à venir, ne saurait s'amuser d'aucun objet présent (p. 302).

L'homme est confronté à un problème qui semble insoluble; il ne peut vivre sans espérance et celle-ci le rend malheureux. Il lui est difficile d'atteindre le bonheur, puisque, d'un côté, il vit dans l'attente et la crainte et, de l'autre, la

⁹ Jean Jacquart, *op .cit.*, p. 206.

certitude d'obtenir l'objet convoité le dégoûterait rapidement. Les plaisirs, qui agissent dans l'instant présent, ne lui sont d'aucun secours, puisqu'il ne vit que pour l'avenir. La complexité même de l'homme, qui oscille entre espérance et inquiétude, rend sa quête du bonheur ardue, mais cette quête demeure l'objectif ultime de sa vie. En présentant à ses lecteurs les causes et le fonctionnement de l'ennui, Trublet transmet non seulement un savoir sur cet état, mais aussi sur l'homme et sur ce qu'il doit accomplir dans sa vie terrestre.

4.3. La justification du plaisir

La gravité même de l'ennui justifie à elle seule la constante recherche du plaisir, au même titre que la piété, que l'effort physique modéré ou que le travail intellectuel. Ces activités sont considérées comme des remèdes efficaces lorsqu'elles sont pratiquées avec modération : « Comme le travail modéré fortifie le corps et le rend plus capable de travail, de même l'usage modéré des plaisirs fortifie celles de nos facultés, ceux de nos sens qui sont les organes de ces plaisirs, et les rend plus propres à les goûter » (p. 314). Les plaisirs excessifs, plutôt que de soulager le mal, en deviennent la cause :

Quand les plaisirs trop vifs n'auraient d'autre suite fâcheuse que la langueur et l'ennui où l'âme tombe, lorsqu'elle est réduite aux plaisirs modérés, c'en serait assez pour les éviter. On ne s'ennuie jamais davantage qu'après les plaisirs; et l'ennui qui les fait chercher, est presque toujours plus aisé à supporter que celui qui les fuit (p. 97).

Sans établir une hiérarchie tout à fait claire entre ces différents moyens pour échapper à l'ennui, Trublet accorde une importance particulière au plaisir du travail de l'esprit: « le plus grand travail de l'esprit est quelque fois le plus délicieux. Il y a dans la contention la plus forte, une espèce de volupté qui en compense bien les fatigues » (p. 322). Pour que ce remède soit efficace, il doit cependant être motivé par un but plus grand que celui de fuir le mal :

Il faut des affaires ou des plaisirs pour éviter l'ennui. Je mets l'étude au nombre des deux; elle est affaire et plaisir; et elle sera d'autant plus plaisir, qu'elle sera un peu affaire, c'est à dire qu'on aura un but, un objet, un motif différent de celui de s'occuper, comme d'imprimer, de prêcher, d'enseigner. Sans cela l'étude languit. On n'étudie pas vivement pour soi seul (p. 323).

L'étude seule n'est pas suffisante, c'est le but qui s'y rattache qui rend ce remède plus efficace que les simples divertissements. Sans cet objectif, le travail lasse rapidement et ennuie.

La recherche du plaisir dans le divertissement et le travail ne va pas sans peine. L'homme, naturellement, tend à vouloir toujours plus de plaisir et il n'est jamais complètement satisfait :

Le seul moyen de vivre tranquille, c'est de ne prétendre à rien. Mais l'ennui naîtra de cette tranquillité et de cette inaction; il faudrait donc s'occuper sans but, s'il était possible, et avec une parfaite indifférence sur le succès de son travail. Mais c'est le but, c'est le désir du succès qui anime, qui rend l'occupation vive et intéressante, ou du moins qui en adoucit les peines (p. 307).

L'homme se retrouve à nouveau devant un problème, cette fois-ci double; il lui est impossible d'atteindre le bonheur dans les plaisirs (puisqu'il est sans cesse

insatisfait) et il lui est impossible d'être heureux dans l'inaction et l'absence de désir.

Pour chasser l'ennui, il vaut mieux s'exposer à quelques tourments et ressentir fortement des émotions, positives ou non, plutôt que d'être indifférent à tout : « Un malheur de plus est quelques fois un bien. Un malheur qui demande qu'on pense, qu'on agisse, qu'on se remue pour le réparer, et pour en prévenir les suites, fait en quelque sorte diversion par rapport à un autre malheur sans remède » (p. 299). L'homme doit trouver le bonheur dans un équilibre entre l'incessante quête des plaisirs qui le tourmente et le calme et la modération qui risquent de le faire sombrer dans l'ennui.

La difficulté est de garder l'esprit et le corps en activité pour chasser l'oisiveté tout en faisant preuve de modération, pour éviter les deux grands risques dont parle Robert Mauzi : « L'homme oscille entre deux envoûtements et deux risques : d'un côté, l'enivrement du cœur et les souffrances que l'on doit en attendre; de l'autre, la quiétude de la raison, mais l'ennui qui dissout toute vie inactive¹⁰. »

4.4. Comprendre, agir et guérir

Bien que le tempérament détermine en grande partie l'homme, Trublet incite ses lecteurs à reconnaître qu'ils ont un rôle primordial à jouer pour

¹⁰ Robert Mauzi, *op. cit.*, p. 36.

atteindre le bonheur. En transmettant son savoir sur l'ennui et en expliquant de quelles manières ils peuvent le combattre et le fuir, l'auteur veut leur prouver qu'il est en leur pouvoir d'y parvenir.

Il insiste particulièrement sur la nécessité de trouver le difficile équilibre entre le désir, l'espérance et la possession. Il faut savoir ne pas trop désirer ou ne pas trop espérer vivement et, surtout, il faut savoir fuir le dégoût et l'ennui qu'entraîne souvent la propriété : « On espère avec plaisir. On obtient avec transport. On possède avec indifférence, souvent même avec dégoût. Cependant on perd avec douleur, avec désespoir » (p. 309). Pour lui, le problème réside dans la possession de l'objet désiré qui donne toujours moins de plaisir que ce qu'on avait espéré : « Le désir est proportionné à l'idée qu'on se fait du plaisir. Ainsi le désir qui précède le plaisir, y nuit presque toujours plus qu'il n'y sert. Il avait trop promis » (p. 95). Pour prétendre au bonheur, il faut avoir du goût pour plusieurs objets afin de varier les plaisirs et il faut éviter les passions qui donnent des émotions trop vives :

Les plaisirs sont trop tôt usés, trop tôt épuisés pour celui qui les goûte trop vivement. On n'a qu'une certaine mesure de sentiment; il faut donc en être économe. Une vie agitée, mais diversifiée, un mouvement doux, mais continu et varié, vaut mieux que ces vives secousses auxquelles succède une ennuyeuse langueur (p. 319).

L'homme doit développer ses goûts pour aller sans cesse d'un désir et d'un plaisir à l'autre, pour ne pas laisser la satiété et la monotonie s'installer. Selon Robert Mauzi, « [par] définition, le désir ne peut ni s'assouvir ni se laisser

évincer; sa nature même lui interdit de se fixer dans un état de repos. Il doit proliférer et perpétuer son élan, n'épuisant un objet que pour convoiter l'autre¹¹. » Chez Trublet, l'inconstance devient la clé du bonheur. C'est par ce mouvement incessant que l'on peut fuir l'ennui et espérer être heureux.

En comprenant ce qu'est l'ennui, ce qui le cause et ce qui le chasse, le lecteur a la possibilité de ne pas être ennuyé ou ennuyeux, s'il en fait l'effort :

Il faut savoir ne point s'ennuyer, et savoir s'ennuyer; savoir éviter l'ennui, et savoir le supporter. Mais mieux on fait l'un, moins ordinairement on fait l'autre. Il y a des gens d'esprit qui savent ne point s'ennuyer dans quelque compagnie que ce soit, parce qu'ils savent en tirer parti; talent précieux et d'autant plus qu'il rend aimables ceux qui le possèdent (p. 324).

Selon l'auteur, les gens d'esprit ne parviennent pas toujours à fuir l'ennui en société, mais ils savent en tirer un meilleur parti que plusieurs : « S'il y a peu à gagner pour le Philosophe dans l'usage du monde, du côté du plaisir, il y a beaucoup à profiter du côté des réflexions. Si le Philosophe s'ennuie dans le monde, il s'y instruit, et c'est toujours un plaisir » (p. 172). Ceux qui observent la société et qui l'étudient plutôt que de chercher simplement à s'amuser peuvent tirer parti des situations les plus ennuyeuses. De cette façon, le philosophe apprend à la fois à vivre avec l'ennui et à le chasser.

¹¹*Ibid.*, p. 101.

4.5. Ennui et vie en société

Trublet mise en partie sur la vanité des hommes pour les convaincre de faire les efforts nécessaires pour ne pas être une cause d'ennui pour les autres. Il leur montre à quel point il est désagréable d'être en compagnie de ce type de personne : « J'ai pitié d'un ennuyé qui m'ennuie, et je voudrais pouvoir le désennuyer; mais j'ai peine à m'empêcher de concevoir quelque dépit contre un ennuyeux, qui s'ennuie d'autant moins qu'il m'ennuie plus moi-même » (p. 18). Pour ne pas ennuyer les autres, il faut donner l'illusion que l'on est heureux et gai, puisque la tristesse ou la timidité ennuie: « on fuit les malheureux [...] parce que leur compagnie est triste, leur vue même désagréable, et en quelque sorte funeste et contagieuse » (p. 298); « Les gens timides s'ennuient et ennuient en compagnie, parce qu'ils n'y sont pas à leur aise. Ils y donnent et y reçoivent peu de plaisir » (p. 174).

En misant sur la peur d'être soi-même une cause d'ennui, l'abbé prescrit un mode de comportement précis dans le monde. Grande source de divertissements et de plaisirs, la société occupe une place primordiale dans ses essais : « un des principaux avantages des plaisirs de la société, et que n'ont point les plaisirs solitaires, quelque grands qu'ils puissent être, c'est d'entretenir la gaieté » (p. 332). Ainsi que l'explique Jean Jacquart, Trublet connaît « cette vie si particulière, avec les qualités qu'elle exige et les défauts qu'elle permet d'observer en soi et dans les autres, les plaisirs qu'on y goûte, les triomphes ou

les humiliations qu'on y reçoit¹² ». L'auteur des *Essais* comprend parfaitement toute l'importance de l'art de la conversation, qui domine le monde qu'il décrit :

Par le talent de la conversation j'entends non seulement le don de plaire et d'amuser, mais encore celui de persuader, de toucher, de tourner à son gré les cœurs et les esprits, et de les amener où l'on veut. Cette éloquence est peut-être de tous les talents le plus flatteur et le plus utile (p. 419).

Il propose une série de règles traitant, entre autres, de la politesse, « cette règle [...] la plus indispensable de toutes » (p. 21), et des sujets de conversation les plus propres à se faire aimer et estimer dans le monde : « L'homme vraiment aimable dans la conversation, est celui qui sait occuper agréablement les autres, et par ce qu'il leur dit, et surtout par ce qu'il leur donne l'occasion de dire » (p. 424). Par ces arguments, Trublet cherche à convaincre ses lecteurs que, s'ils n'ont pas toujours le pouvoir de ne pas être victimes d'ennui, ils ont celui de ne pas être ennuyeux.

La conversation n'est toutefois pas toujours exempte d'ennui. Selon l'abbé, la difficulté est de parler sans ennuyer et d'écouter sans s'ennuyer. Celui qui parle beaucoup est à l'abri de l'ennui, mais il risque de devenir ennuyeux : « La vanité assaisonne le plaisir de parler. C'est tout ensemble un plaisir de l'esprit et du cœur. [...] Au contraire le plaisir d'écouter n'est guère qu'un plaisir de l'esprit; il ne flatte point l'amour-propre » (p. 18); « Pourvu qu'on soit entendu et goûté, on s'amuse plus en parlant qu'en écoutant. Celui qui

¹² Jean Jacquart, *op. cit.*, p. 213.

parle, est toujours plus occupé que celui qui écoute » (p. 18). Pour être apprécié en société, il faut flatter la vanité des autres en les écoutant et maîtriser la sienne en ne parlant pas trop: « Quoi que nous en dise une vanité mal entendue, briller dans la conversation n'est pas la meilleure manière d'y plaire » (p. 23). Il importe plutôt d'être agréable et de faire preuve de modestie pour ne pas susciter de la jalousie ou de l'ennui chez ses interlocuteurs. Trublet tient compte des défauts des hommes, comme la vanité et l'orgueil, pour leur suggérer un comportement qui leur sera utile en société. Comme l'explique Jean Jacquart, sa morale est « pratique et utilitaire [...]; tirer parti des hommes, en effet, malgré leurs défauts et leurs vices; bien plus, utiliser ces défauts et ces vices, et particulièrement nos tendances égoïstes, en vue du bien individuel et social : voilà les principes dont s'inspirent la plupart de ses conseils¹³ ».

La peur des hommes du monde de paraître ennuyeux aux yeux des autres permet à l'auteur des *Essais* de prescrire non seulement des comportements liés à la conversation, mais aussi ceux d'un savoir-vivre qui sert à être estimé et recherché dans la société. Pour lui, être soi-même une cause d'ennui en société équivaut à faire preuve d'une grave impolitesse.

¹³Jean Jacquart, *op. cit.*, p. 202.

4.6. L'ennui et le malheur des riches

En traitant des problèmes liés à l'ennui, il valorise les riches et les grands en montrant que le bonheur leur est plus difficilement accessible que dans les conditions plus basses. Dans ses essais, il démontre néanmoins que l'ennui peut accabler à la fois les pauvres et les riches, les sots et les hommes d'esprit, les grands et les petits. L'excès serait la cause commune de ce sentiment, peu importe l'état: « Dans les conditions basses comme dans les conditions élevées, aux pauvres comme aux riches, les maux viennent des excès et des extrêmes. Le pauvre s'excède de travail, et le riche de plaisirs. L'un meurt ou languit de faim, l'autre de réplétion» (p. 315). Ici, Trublet rejoint ses contemporains, comme La Mettrie, Diderot et le Dr Pomme, pour qui l'excès est une des causes principales d'ennui.

Si ce problème touche tous les niveaux de la société, il n'en va pas de même pour la majorité des causes de l'ennui, qui est propre aux riches et aux puissants. Oisiveté, satiété et nécessité de trouver sans cesse de nouveaux divertissements concernent exclusivement ceux qui ont du temps libre, de l'argent et qui vivent dans le monde: « le dégoût produit par la satiété des plaisirs, jette dans de bizarres raffinements, ou dans de funestes excès. Tantôt c'est le dégoût qui mène au raffinement ou aux excès; tantôt ce sont les raffinements et les excès qui mènent au dégoût » (p. 313). Trublet s'adresse au même type de lecteurs que le Dr Pomme dans son *Traité des affections*

vaporeuses. Tous deux suggèrent un mode de comportement précis pour que les gens riches et oisifs apprennent à éviter l'ennui.

Même si les pauvres et les sots ne sont pas complètement immunisés contre cet état, ils en sont moins souvent victimes, puisqu'ils disposent de très peu de temps libre pour les loisirs et que peu de choses leur suffisent pour éprouver du plaisir et être heureux: « Ces plaisirs des grands qui vous semblent si doux, le sont moins que les plaisirs des petits, que les plaisirs les plus communs; et la satiété vous dégoûterait bientôt de ceux qui vous flattent le plus aujourd'hui : leur vivacité vient de leur rareté » (p. 89). L'oisiveté des riches les oblige à chercher constamment de nouveaux moyens de se divertir, alors qu'il suffit de peu à un pauvre pour ressentir du plaisir, puisque celui-ci est plus rare : « on cherche plutôt les plaisirs pour éviter l'ennui et l'oisiveté, que pour se délasser de la fatigue et du travail. Le besoin de plaisirs se fait surtout sentir aux gens oisifs » (p. 317). Les plus fortunés doivent faire face non seulement à l'ennui que l'on peut éprouver dans la solitude, mais également à celui propre à la vie mondaine : « Que l'ennui est commun parmi les gens du monde, et en général parmi les gens désoccupés. La preuve en est dans les petits divertissements insipides, dans les niaiseries dont on les voit quelque fois s'amuser » (p. 324). Ils doivent apprendre à ne pas s'ennuyer et à ne pas ennuyer dans les conversations, à faire des efforts pour trouver de nouveaux goûts et à s'adonner à un travail de l'esprit qui saura les occuper suffisamment pour chasser le mal.

Chez les riches et les puissants, c'est le milieu même qui est source d'ennui. Les remèdes que propose Trublet ne s'adressent qu'aux gens du monde pour qui l'amusement est une préoccupation constante :

Qui s'amuse, se repose; c'est même la meilleure manière de se reposer. Un repos ennuyeux n'en serait point un. Il serait non seulement plus désagréable que le travail le plus pénible, mais peut-être encore plus contraire à la santé. De là les vapeurs, surtout aux personnes vives et faibles qui obligées de renoncer à un travail qu'elles aiment, mais qui les épuise, ne le remplacent pas par de légers amusements, des plaisirs doux, soit parce qu'elles n'ont aucun goût pour ces amusements, soit parce qu'elles ne sont pas à portée de se les procurer. Cela est arrivé à beaucoup de gens de Lettres (p. 320).

Ces propos sur le repos et l'amusement traitent de personnages ou de personnes, comme le sultan Mangogul des *Bijoux indiscrets* ou Mme du Deffand, qui n'ont comme principal souci que de chasser l'ennui. Ils ne concernent pas les gens de basses conditions, qui n'ont d'autre choix que de travailler pour survivre et pour qui le repos n'est pas une question de plaisir et de divertissement.

La quête du bonheur devient plus ardue pour celui à qui rien ne manque et qui doit se divertir quotidiennement: « le peuple croit bienheureux celui dont il dit qu'il n'a rien d'autre affaire que celle de se divertir; et en effet cet homme serait très heureux, s'il trouvait toujours à se divertir » (p. 317). L'auteur minimise les malheurs des pauvres en les comparant à ceux des riches, qu'il décrit comme plus difficiles à supporter :

Ce qui n'est pas un plaisir pour les grands, en est un pour les petits. De même ce qui n'est pas une peine pour les petits, en est

une pour les grands. Ainsi ils ont à peu près autant de plaisir les uns que les autres; mais les petits ont moins de peines, surtout d'esprit et de cœur. D'ailleurs les plaisirs de ceux-ci sont communément plus vifs, et leurs peines plus légères (p. 315).

Par ces propos, Trublet se distingue de ses contemporains. Bien que ceux-ci s'adressent principalement aux gens riches et oisifs dans leurs écrits, ils n'affirment jamais ouvertement que l'ennui est un problème plus grand pour les riches. Trublet va encore plus loin en disant que les pauvres, lorsqu'ils sont victimes d'ennui, ont moins de mérite à le surmonter. Pour lui, le bonheur des riches a plus de valeur, puisqu'il est plus difficile à obtenir.

Il compare (paradoxalement) les difficultés de l'homme d'esprit et celles du sot à trouver un remède à l'ennui : « le sot s'ennuie moins que l'homme d'esprit, parce que peu de choses suffit pour l'occuper. L'homme d'esprit s'ennuie moins que le sot, parce qu'il sait mieux s'occuper » (p. 97). En vieillissant, les goûts et les besoins de l'homme d'esprit évoluent et sont plus exigeants, alors que le sot se contente toujours de peu :

À mesure qu'on avance en âge, on a plus besoin d'occupation pour éviter l'ennui. L'esprit devenant alors plus solide, et les passions s'affaiblissent, le goût de l'amusement et du plaisir est moins vif. Ainsi, il faut des jeux aux enfants, des plaisirs aux jeunes gens, de l'étude ou des affaires aux hommes faits (p. 98).

Vieillir amène des changements dans les désirs et les goûts et il est plus difficile de ne pas s'ennuyer. Les divertissements les plus frivoles n'agissent plus comme avant. Avec l'âge, l'homme doit se tourner vers des occupations plus

sérieuses, comme les études ou la méditation ainsi que le propose aussi l'*Encyclopédie*.

En comparant la pauvreté à la richesse, Trublet montre que le bonheur n'est pas exclusif à la richesse comme le malheur ne l'est pas à la pauvreté. Certaines choses primordiales ne peuvent se procurer par des richesses : « Les biens les plus essentiels, comme la santé et la gaîté, ne sont pas de leur ressort. C'est la nature qui les donne, et non pas la fortune. Souvent même la fortune les a enlevés à ceux à qui la nature les avait donnés » (p. 92). Ce qui rend la quête de bonheur plus difficile pour les riches et les grands, c'est que l'ennui, « un des plus grand maux de la terre » (p. 18), est un obstacle qu'ils risquent de rencontrer sur leur route de façon plus quotidienne que les pauvres. L'ennui fait partie de leur style de vie.

4.7. Conclusion

En consacrant la majeure partie de ses *Essais sur divers sujets de littérature et de morale* à la question du bonheur, l'auteur répond à une préoccupation de son époque. Pour guider et aider ses lecteurs dans leur quête du bonheur, il accorde une grande importance à tout ce qui risque de la compromettre. S'il ne présente pas l'ennui comme l'antithèse du bonheur, il en fait tout de même son principal ennemi. Sans prétendre pouvoir l'éliminer

complètement, il propose d'apprendre à comprendre l'ennui, pour mieux y échapper.

Traiter des causes de l'ennui, de son fonctionnement et des remèdes possibles lui donne l'occasion de transmettre un savoir sur cette sensation, mais aussi sur le bonheur et sur sa conception de l'homme. Selon Trublet, le bonheur ou le malheur dépend en grande partie du tempérament de l'homme. La plupart des personnes seraient prédisposées à l'ennui, peu importe leur environnement. La nature de l'être humain, oscillant entre espérance et crainte, rend presque impossible l'atteinte du bonheur. À la manière de Mme du Deffand, l'abbé voit dans le tempérament une cause d'ennui. Toutefois, il se distingue de la marquise en montrant que ce mal n'est pas toujours irrémédiable et qu'il n'est pas la conséquence d'une condition humaine malheureuse.

L'importance qu'il accorde au bonheur et aux moyens de combattre l'ennui justifie la recherche des plaisirs, qu'ils soient frivoles ou non. Du travail de l'esprit et de la piété jusqu'aux divertissements les plus anodins (comme le jeu), tout plaisir est valable, puisqu'il éloigne au moins momentanément l'ennui. Même si le tempérament est déterminant, Trublet incite ses lecteurs à reconnaître qu'ils ont un rôle primordial à jouer dans leur quête du bonheur et qu'ils doivent utiliser leur volonté pour l'atteindre en usant des connaissances que lui-même leur a transmises.

S'il est difficile aux hommes du monde de ne jamais s'ennuyer, ils peuvent tout de même apprendre à ne pas être eux-mêmes une cause d'ennui pour les autres. L'auteur des *Essais* mise sur cette peur pour indiquer le comportement à adopter en société afin d'être estimé, apprécié et, surtout, pour éviter l'impolitesse d'être ennuyeux. Les conseils qu'il donne s'adressent plus particulièrement aux gens riches et oisifs, pour qui l'ennui naît en grande partie de la satiété des plaisirs. Sans nier que les gens de basse condition puissent eux aussi être victimes de cette sensation, il affirme (à l'instar d'autres auteurs contemporains) qu'il est plus difficile pour les riches d'y échapper, puisque leur style de vie y est propice. L'originalité de Trublet consiste finalement à les valoriser en démontrant qu'ils ont plus de mérite que les gens de basses conditions lorsqu'ils parviennent à chasser l'ennui et à atteindre le bonheur.

Tout comme le Dr Pomme, il prescrit des règles précises permettant à l'homme du monde d'éviter les pièges de l'ennui. Néanmoins, les conseils de Trublet servent plutôt à mieux vivre en société pour être estimé et accepté, alors que la visée du texte du Dr Pomme, nous le verrons, est d'abord médicale.

Chapitre V

**De l'ennui aux vapeurs : comprendre et combattre
avec la médecine du Dr Pomme**

5.1. Introduction

Au XVIII^e siècle, on cherche à comprendre l'ennui, à le décrire et à l'expliquer autant dans des textes littéraires que médicaux. Comme le dit Michèle Huguet,

À la description littéraire qui exprime sous forme d'une plainte la souffrance indicible et inéluctable du mal de vivre comme contrepoint d'une revendication à jouir de l'existence, correspond la préoccupation médicale d'en trouver un mode d'explication capable de conduire à une thérapeutique efficace¹.

Lorsque l'ennui devient permanent et ne laisse plus de répit à sa victime, il se transforme en une véritable maladie mentale à laquelle il faut trouver une cure. Poussé à son paroxysme, selon Benedetta Craveri, il devient vapeurs ou affections vaporeuses :

Les moments de ténèbres se multiplient et finissent par donner lieu à un malaise continu; puis viennent des vapeurs, inmanquablement corollaires des âmes en état de crise. C'est par ce thème aussi suggestif que générique qu'on désigne au XVIII^e siècle l'ensemble des maladies mentales².

Ces vapeurs sont « une aggravation de l'ennui³ » et surviennent au moment où il « s'aigrit et se fige⁴ ». Le *Traité des affections vaporeuses des deux sexes* du Dr Pierre Pomme, paru en 1767, s'inscrit dans cette réflexion médicale sur les vapeurs, où l'on en cherche les causes et les cures possibles, il rejoint par là les préoccupations courantes sur l'ennui. Si l'on en croit Robert Mauzi, « Les traités de Raulin et de Pomme élargissent et précisent à la fois le sens du mot *vapeur*. Il semble désigner l'ensemble des

¹ Michèle Huguet, *L'ennui et ses discours*, Paris, Presses universitaires de France, « Philosophie d'aujourd'hui », 1984, p. 117.

² Benedetta Craveri, *Madame du Deffand et son monde*, Paris, Seuil, 1982, p. 101.

³ Michèle Huguet, *op. cit.*, p. 125.

maladies mentales. Mais celles-ci sont divisées en groupes correspondant aux deux sexes⁵. » Il s'agit de l'hystérie chez la femme et de l'hypocondrie chez l'homme.

Le Traité des affections vaporeuses des deux sexes du Dr Pomme est la troisième édition, revue et augmentée, d'un essai médical sur les causes et les cures des vapeurs. Cet ouvrage polémique s'inscrit à contre-courant de la pensée médicale de ses contemporains, autant dans la présentation des causes des vapeurs que dans la méthode curative proposée. S'adressant à la fois à un public de spécialistes (médecins, physiologistes et chirurgiens) et aux vaporeux eux-mêmes, le Dr Pomme décrit à l'aide de nombreux exemples ce que sont les vapeurs, les causes possibles de celles-ci et, surtout, il démontre l'efficacité d'une nouvelle cure. Dans ce traité, les vapeurs jouent différents rôles, qui varient selon le public visé. D'une part, elles sont un outil critique et même polémique pour le Dr Pomme, qui attaque ouvertement les médecins qui refusent de suivre sa voie. Par l'accumulation d'exemples de cas concrets visant à convaincre les plus récalcitrants, l'auteur transmet aux spécialistes un savoir médical utile dans le traitement de la maladie. D'autre part, lorsqu'il s'adresse directement aux vaporeux, elles servent à critiquer un style de vie néfaste à la santé et à en prescrire un plus sain, pour un public noble et masculin, style de vie sain qui préviendra les affections. Grâce à la vulgarisation de termes médicaux et à

⁴ Raulin, *Traité des affections vaporeuses du sexe*, 1758, cité dans Robert Mauzi, « Les maladies de l'âme au XVIII^e siècle », *Revue des sciences humaines*, 100, 1960, p. 467.

de multiples exemples, il s'agit de transmettre un savoir médical aux vaporeux qui pourront mieux comprendre et prévenir leur maladie.

Appelée indifféremment *affections vaporeuses* ou *vapeurs*, cette maladie présente de nombreuses difficultés à ceux qui veulent la traiter : « les Médecins avouent que de toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'y en a point dont la cause soit moins connue, et le procédé curatif moins assuré, que celle qu'on appelle affection vaporeuse, ou simplement vapeur⁵ ». Généralement connues sous les noms d'*hystérie* chez les femmes et d'*hypocondrie* chez les hommes, les vapeurs sont une « affection générale du genre nerveux, qui en produit l'irritabilité et le racornissement » (p. 29). Les symptômes sont très nombreux et peuvent varier d'une personne à l'autre. Certains sont psychologiques : « La tristesse, la mélancolie et le découragement, empoisonnent tous leurs amusements » (p. 33). D'autres sont physiologiques : « les malades se plaignent communément des anxiétés et des nausées, et sont tourmentés par le vomissement » (p. 34). Le Dr Pomme donne plusieurs exemples concrets qui illustrent l'étonnante diversité des formes que prennent les symptômes. Dans les cas extrêmes, le malade paraît mort et se réveille juste avant d'être disséqué ou se met à crier, rire et chanter : « Telles sont les bizarreries et les caprices par où se montrent les affections vaporeuses, tant hystériques qu'hypocondriaques » (p. 37).

⁵ *Ibid.*, p. 470.

⁶ Pierre Pomme, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, Lyon, B. Duplain, 1767, p. 17. Les références entre parenthèses sont toutes à cette édition.

5.2. Combattre et convaincre les spécialistes

5.2.1. Les vapeurs comme objet de polémique

Si, dans la description des symptômes des affections vaporeuses, le Dr Pomme ne s'oppose pas ouvertement à d'autres médecins, il n'en va pas de même pour la cause des vapeurs, qui « a déjà souffert beaucoup de contradictions. Chaque Auteur qui a écrit sur cette matière en a assigné une particulière » (p. 40). Il énumère plusieurs auteurs célèbres, anciens ou contemporains, qui ont écrit sur le sujet. Plutôt que de critiquer et de commenter chacun d'entre eux, il préfère présenter ses propres découvertes en citant seulement ceux qui corroborent ses observations: « je ne m'arrêterai pas non plus à discuter le vrai ou le faux de leur opinion; animé comme eux du même esprit d'humanité, je cherche à guérir : qu'il me soit donc permis d'exposer mon système, et de prononcer d'après mon expérience » (p. 41). Le Dr Pomme explique dans son avant-propos « que la tension des solides est [...] une cause suffisante pour produire telle ou telle maladie » (p. 13). Cette tension est aussi appelée « racornissement du genre nerveux » (p. 20), et c'est par cette découverte qu'il dit avoir trouvé la cause des vapeurs. Selon lui, il y a une cause immédiate et prochaine aux affections vaporeuses, et des causes éloignées. La première est « le spasme, l'éréthisme et le racornissement des nerfs [...] et la seule à combattre dans ces maladies » (p. 41). Les deuxièmes sont plutôt liées au style de vie et on les retrouve aussi chez Mme du Deffand ou dans *Les bijoux indiscrets* de Diderot. Le Dr Pomme donne l'exemple des femmes de la campagne qui sont moins sujettes aux vapeurs que celles de la ville : « elles seront plus

robustes dans un âge avancé, que les femmes délicates de la ville ne le sont dans leur jeunesse » (p. 45). À l'instar de La Mettrie et de Trublet, le Dr Pomme voit dans les excès une des principales causes de l'ennui. Les hommes qui vivent d'excès et d'abus sont plus vulnérables à ce genre d'affection :

Chez les hommes nous trouverons des contentions d'esprit de toute espèce; des gens de Lettres, des solitaires studieux, méditatifs et mélancoliques, des jeunes gens livrés aux excès de la débauche, des pertes immodérées, des veilles continuelles, des boissons excessives en vin et en liqueur, l'abus du tabac, celui des aliments, sans oublier celui que l'on fait aujourd'hui dans tous les états du chocolat et du café (p. 45).

L'hérédité a également un rôle à jouer dans les affections vaporeuses. Les parents, par leur style de vie néfaste pour la santé, transmettent la maladie à leurs enfants : « Qu'on cesse après cela d'être surpris si ces maladies sont devenues si communes; le genre de vie des hommes, qui leur a donné naissance, les a rendues héréditaires » (p. 46). Dans *L'ennui et ses discours*, Michèle Huguet reprend les conclusions des contemporains du Dr Pomme et résume ainsi les différentes causes des vapeurs :

les maux de nerfs, dont fait partie l'ennui, résultent [...] d'une triple série de causes : hérédité, nativité, éducation. Ils exigent une attention et un traitement portant sur la totalité de la vie psychologique et physiologique du sujet. Le régime de vie est en même temps régime social puisque toutes les causes sont traduites en terme d'affects du système nerveux⁷.

La combinaison de la cause immédiate des affections vaporeuses et des causes éloignées nécessite un traitement qui tient compte à la fois du corps et du mode de vie du patient.

⁷ Michèle Huguet, *op. cit.*, p. 118.

Après avoir démontré les véritables causes des affections vaporeuses, le Dr Pomme présente son système, qui lui a permis de trouver une « façon de guérir un mal jusqu'ici incurable » (p. 20). C'est ici que l'aspect polémique du traité se manifeste le plus fortement. La cure proposée par le Dr Pomme est diamétralement opposée à celle des autres médecins utilisant des remèdes stimulants et irritants, qui ne « peuvent produire que des effets très pernicieux » (p. 50). Puisque l'affection vaporeuse est causée par « la sécheresse des membranes et des nerfs » (p. 21), il faut employer des remèdes qui leur redonneront la souplesse nécessaire : « Ayant trouvé la véritable cause des affections vaporeuses, on la détruira sûrement en s'écartant avec soin de la route ordinaire. Loin de tendre le système nerveux par des remèdes forts et violents, nous ferons nos efforts pour le relâcher en employant les contraires » (p. 48). Le traitement proposé est efficace à la fois pour l'hystérie et l'hypocondrie. Sa cure comprend l'utilisation de moyen « délayants et humectants » (p. 49) tels, entre autres, des bains tièdes, de la tisane froide, de l'eau minérale ou du petit lait. Il reproche à ses « antagonistes » (p. 15) d'utiliser des remèdes nuisibles pour la santé des patients et de refuser, pour des raisons non médicales, d'appliquer son traitement : « Les uns, asservis aux préjugés, et trop intéressés à suivre la routine, refusent constamment de se soumettre; et les autres, toujours jaloux des nouveautés, quand ils ne le enfantent pas, se récrient sans fondement et sans raison » (p. 19).

L'argumentation du Dr Pomme repose, en grande partie, sur l'accumulation de cas concrets qui montrent l'efficacité de sa cure : « Mes observations prouveront, je pense, ce que j'ai avancé : j'en fournirai un nombre suffisant pour servir à l'application de chacun des symptômes qui caractérisent la maladie » (p. 79). Il décrit en détail de nombreux cas où il a pu observer les dangers des remèdes prescrits par des médecins qui refusent de suivre ses conseils. Il insiste sur la façon dont sa cure a pu sauver *in extremis* quelques-uns de ses malades : « Je me borne à ces observations, qui me paraissent suffisantes pour assurer l'efficacité des remèdes que j'emploie, et ensemble la cause que j'assigne » (p. 40). De cette façon, il s'oppose aux autres médecins et met en garde les vaporeux eux-mêmes contre ce type de traitement. Son argumentation repose également sur la nécessité de suivre la nature pour mieux comprendre la maladie : « Si la Nature se plait ainsi à dérouter les Médecins, ne nous sera-il pas permis à notre tour d'abandonner nos règles, et de la suivre dans ses écarts » (p. 68). La méthode qu'il a suivie pour en arriver à trouver les causes et la cure des affections vaporeuses se base sur l'expérience et l'observation et la nature : « Écoutons l'expérience, qui seule nous instruira; et en marchant ainsi à la faveur de ses lumières, nous apercevrons une infinité de traits qui nous découvriront au naturel le vrai que nous cherchons, en nous montrant le faux que nous voulons éviter » (p. 83).

La portée polémique du *Traité des affections vaporeuses* se manifeste dès l'avant-propos et la préface, où l'auteur s'adresse directement

à ses collègues médecins : « tous les Médecins, nos confrères, ont été invités, dans nos précédentes éditions, de prononcer définitivement sur cet article » (p. 15). Il y raconte les difficultés qu'il a eues avec les deux premières éditions de son traité et les réactions qu'elles ont suscitées dans la communauté médicale : « Mr. Estève⁸ [...] après m'avoir jugé avec la prévention d'un apologiste suspect, ne craint pas de m'insulter grièvement dans son libelle » (p. 10); « Mr. Fixe⁹ a été prié, plusieurs fois de nous instruire à ce sujet, en nous montrant le faux de notre prétention » (p. 15). Les vapeurs y tiennent une fonction polémique. Elles lui servent à faire des reproches aux autres médecins, et pas seulement pour leur traitement des affections vaporeuses. Il attaque ouvertement ces « mécréants » (p. 18), qu'il désigne nommément, en les traitant « d'aveugles volontaires » (p. 25) et en affirmant qu'ils font preuve de mauvaise volonté : « De tous les obstacles qui se présentent pour parvenir à ce but, le préjugé des Médecins est ce qui me paraît le plus difficile à vaincre : en effet, apprendre aux uns une route nouvelle, vouloir forcer les autres à changer d'idée et de système, c'est l'ouvrage du génie le plus subtil » (p. 17). D'entrée de jeu, il est clair que le traité s'adresse à d'autres médecins, que le Dr Pomme cherche à convaincre de l'efficacité de sa cure, mais aussi de la justesse de ses observations et de la nécessité de suivre de nouvelles voies en médecine. Il s'attaque, entre autres, à M. Estève : « Si nos principes lui déplaisent, c'est parce qu'ils sont simples et dépouillés de toute obscurité » (p. 12). Le Dr

⁸ Estève est médecin à la Faculté. Il est l'auteur de *La vie et les principes de Mr Fizes*, ouvrage dans lequel il critique vertement le système du Dr Pomme.

⁹ Fizes, savant médecin de la Faculté, a été le mécène du Dr Pomme jusqu'à ce que ce dernier présente son système et s'oppose au sien.

Pomme n'hésite pas à qualifier son ouvrage de véritable « combat littéraire » (p. 6) et les termes qu'il utilise montrent bien la fonction polémique des vapeurs dans son combat : « Les motifs qui m'obligent à lutter contre les plus redoutables adversaires excuseront, je pense, ma témérité; persuadé que le Public, dont je plaide la cause, me saura gré de mon désintéressement » (p. 19). En précisant qu'il travaille pour le bien du public, le Dr Pomme utilise les vapeurs pour reprocher à ses « ennemis » (p. 12) de ne pas travailler dans le même but que lui. Il démontre ainsi au public de non-spécialistes qu'il est différent des autres médecins et qu'il est sincèrement animé d'un « esprit d'humanité » (p. 41).

5.2.2. Les vapeurs et le savoir médical

Pour convaincre ses « adversaires » (p. 19), il s'appuie sur les écrits des Anciens (Auguste, Hippocrate) et de médecins illustres (M. Raulin). Il en cite quelques-uns en montrant qu'il s'inscrit bien dans une lignée : « ne me sera-t-il pas permis, en suivant l'exemple de nos Maîtres, de défricher avec eux? » (p. 19). L'abondance de citations latines montre qu'il s'adresse en grande partie à un public de spécialistes. Il se base sur un savoir qu'il a en commun avec eux pour en transmettre un autre sur la cause et la cure des affections vaporeuses : « les complications de cette maladie n'embarrasseront plus le Médecin, quand il saura qu'elles sont le fruit de la première cause » (p. 22). Les vapeurs ont, ici, une fonction de transmission d'un savoir médical. Les spécialistes sont médecins, physiologistes ou

chirurgiens et, à de nombreuses reprises, il les interpelle directement : « Les Physiologistes savent que ... » (p. 21); « le Chirurgien qui a été innocemment son bourreau » (p. 124). Ce public est aussi divisé entre ceux qui approuvent déjà son système et qui prescrivent sa cure, et ceux qui refusent de changer leurs habitudes et qu'il doit convaincre. Il s'agit, encore une fois, de convaincre par l'accumulation d'exemples appuyant son système : « Les observations sur lesquelles j'établis mon système viendront immédiatement après; elles seront plus nombreuses et plus raisonnées, pour satisfaire les Médecins et pour répondre à leurs questions » (p. 27). Le traitement des vapeurs favorise la transmission de ses connaissances sur celui des affections vaporeuses, mais aussi sur d'autres maladies où la cure par l'utilisation des contraires est efficace : « plus le mal est violent, plus les remèdes doivent être doux » (p. 55). Le ton polémique du traité est surtout présent dans l'avant-propos et la préface, puisque l'auteur s'adresse directement aux médecins qui sont contre lui. Dans le reste du texte – qui a, en grande partie, le même contenu que dans les éditions précédentes –, les vapeurs sont surtout utiles à la transmission d'un savoir médical. Les propos du Dr Pomme y sont plus modérés et il souligne que la plupart des médecins veulent le bien de leur patient et que ce n'est que par routine, et non par mauvaise volonté, qu'ils ne changent pas leurs habitudes.

5.3. Séduire et guérir les vaporeux

5.3.1. Vapeurs et style de vie

Le *Traité des affections vaporeuses* ne s'adresse pas qu'aux spécialistes. Dès la préface, le Dr Pomme souligne qu'il présente son essai à deux publics différents. Il annonce qu'il insère un glossaire dans son traité pour expliquer « quelques termes de Médecine qui pourraient arrêter certains lecteurs » (p. 27). Il doit vulgariser sa matière pour qu'elle soit également accessible aux vaporeux qu'il veut aider. Grâce à ses observations et à ses conseils sur les vapeurs, ce public peut se familiariser avec des termes médicaux et avec des techniques de guérison. Il apprend à la fois les causes des vapeurs et les moyens de les prévenir. Cependant, le public auquel s'adresse ce traité est restreint.

Par l'abondance des citations en latin notamment, celui-ci vise un lecteur cultivé, vraisemblablement noble et probablement masculin¹⁰. On peut faire le portrait de ce lecteur vaporeux à la lecture de la partie « Régime du tempérament vaporeux » du traité, où l'on indique les meilleures façons de prévenir les affections vaporeuses. Le mode de vie que le Dr Pomme critique et les cures qu'il prescrit ne sont pas ceux du public populaire, comme le souligne Michèle Huguet :

dans son *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*,
Pomme [...] associe ainsi : amour des sciences, usages des
eaux chaudes comme le café, le chocolat, le thé,
l'accroissement du luxe et des passions, le goût

¹⁰ Dans son essai, le Dr Pomme mentionne plusieurs lettres que des hommes vaporeux lui ont écrites (M. de La Roquette, par exemple, p. 221) à la suite de la lecture des premières éditions, mais il n'est jamais question de lettres de lectrices.

d'assaisonnement dans la cuisine, l'abus de médicament... De tels amalgames, dont on remarquera que l'énumération s'appuie sur un modèle de vie concernant la classe privilégiée, construisent une conception du mode d'action du système nerveux lui conférant un rôle essentiel de régulation, pour lui imputer peu à peu la responsabilité de troubles dont le mode d'expression peut être somatique ou psychique¹¹.

Les fonctions critique et prescriptive des vapeurs montrent que le Dr Pomme vise bien un lecteur noble et masculin. Selon lui, les personnes vaporeuses «doivent éviter tous les travaux d'esprit, qui mettent le fluide nerveux dans un trop grand mouvement » (p. 468). Tous ses conseils reposent sur la simplicité et la variété des aliments, des activités et des sentiments. Il faut manger « les viandes les plus simples » (p. 459), « vivre tantôt à la ville tantôt à la campagne » (p. 469) et « éviter la colère » (p. 468). Ces recommandations ne sont accessibles qu'à une infime partie de la population, celle qui est instruite et qui peut posséder plus d'un lieu de résidence. Le public auquel il s'adresse doit donc être lettré et fortuné. Les activités prescrites pour éviter les affections sont également propres à la noblesse, qui vit dans l'oisiveté et le luxe. L'exercice qu'il suggère de pratiquer est propre à cette partie de la population : « De tous les exercices, celui du cheval méritera la préférence » (p. 466). Les divertissements proposés par le Dr Pomme nécessitent de l'argent et du temps, deux privilèges de la noblesse. Les personnes vaporeuses « doivent faire leurs délices des entretiens de leurs amis [...], assister le plus souvent qu'il est possible à des concerts de musique; ne pas trop contempler la même chose, mais chercher la diversité des objets » (p. 469). Dans « Les maladies de

¹¹ Michèle Huguet, *op. cit.*, p. 116.

l'âme au XVIII^e siècle », Robert Mauzi souligne la récurrence de cette association entre les vapeurs et le luxe : « cette maladie n'agit que sur les organes, ne dépend que du climat ou de *l'activité* du sang. Pour devenir vapoureux, il suffit de vivre comme les gens du monde, de faire un seul repas par jour et de ne se promener qu'en carrosse¹². » Les vapeurs sont également utiles au Dr Pomme pour critiquer les excès, et notamment ceux de la table, en interdisant certains aliments fins et raffinés : « le café et le chocolat », « des mets artistement préparés avec de la pâte », « le miel », etc. Lorsqu'il s'adresse aux malades, les fonctions critique et prescriptive des vapeurs ne sont pas seulement un moyen de proposer un style de vie sain, mais elles tracent le portrait du public visé par l'essai.

Pour convaincre ce public de l'efficacité de sa cure, le Dr Pomme doit établir sa crédibilité en gagnant sa confiance. Comme lorsqu'il s'adresse aux médecins, il utilise des exemples de cas concrets, mais aussi des lettres de collègues et de patients qui confirment la justesse de ses observations. Le Dr Debaux, médecin de Marseille, lui écrit avec enthousiasme : « Zélé partisan de votre système [...] je vient d'en faire une épreuve des plus satisfaisantes pour vous et pour moi » (p. 165). M. de la Roquette, un vapoureux qui a lu les premières éditions du traité, décrit son travail en termes tout aussi élogieux :

Vous combattez, Monsieur, ces maladies avec des armes si puissantes et les peignez avec des traits si frappants, qu'il faudrait être doublement vapoureux pour les méconnaître. [...] tout praticien impartial, et ami de l'humanité, se fera, je pense, un devoir de marcher sur vos traces (p. 221).

¹² Robert Mauzi, *loc. cit.*, p. 470.

Le Dr Pomme utilise de nombreuses citations latines lorsqu'il s'adresse aux médecins et, plus particulièrement, aux vaporeux, comme dans la partie « Régime du tempérament vaporeux ». Cela lui donne l'occasion d'étaler son savoir pour établir sa crédibilité, mais il en profite aussi pour créer un lien d'appartenance avec les lecteurs nobles et cultivés auxquels il s'adresse. Il cite des auteurs anciens que ce public est supposé connaître : « C'est le conseil de Mécène à Auguste : "ne vous affligez pas des discours de quelques gens mal intentionnés" » (p. 10); « Hippocrate lui-même, ce Législateur de l'Art, a connu cette vérité » (p. 66); « L'Antiquité connaissait donc les avantages de ce remède » (p. 217); « Peut-on trouver plus de conformité entre la pratique des ces grands hommes, et celle dont je publie les succès? Tant d'autorités, toutes aussi anciennes que respectables [...] font la force et l'appui de ce traité » (p. 219). Grâce à ces références, les lecteurs non spécialistes peuvent comprendre ses intentions et la lignée dans laquelle il s'inscrit. En montrant qu'il partage leur culture, il prouve qu'il peut aussi comprendre leurs douleurs et leurs besoins, bien qu'il soit un médecin de province. Il n'interdit « qu'avec regret » (p. 460) certains aliments et comprend qu'il est difficile de suivre tous ses conseils : « Les leçons et les conseils des Médecins ne font ordinairement impression que dans le temps de la maladie; et si on se les rappelle quelquefois dans l'état de santé, ce n'est tout au plus que par réflexion passagère » (p. 298).

5.3.2. Vulgariser pour guérir

Comme lorsqu'il s'adresse aux médecins, le Dr Pomme utilise les vapeurs pour transmettre un savoir médical, mais, avec les vapoureux, il insiste surtout sur la simplicité de son système : « Serais-je bien coupable, parce que je dévoilerai sans mystère la façon de guérir un mal jusqu'ici incurable? » (p. 20). Dès la préface, il cherche à se « rendre plus clair et plus intelligible » (p. 20). Il vulgarise les termes médicaux et il utilise des comparaisons simples pour illustrer ses propos : « pour exprimer ma pensée avec plus d'énergie, je me servirai d'une comparaison palpable : qu'on imagine une parchemin trempé, mou et flexible : tels doivent être les nerfs dans leur état naturel » (p. 21). La vulgarisation des termes et des observations les rend plus accessibles au public de non-spécialistes que le traité vise et elle facilite la transmission du savoir médical. Le Dr Pomme démontre ainsi que, contrairement aux autres médecins, il ne cherche pas à obscurcir la médecine : « La médecine nourrira-t-elle toujours dans son sein de ces enfants rebelles qui, bien loin de travailler au profit de cet art, semblent au contraire, ne s'occuper qu'à l'obscurcir et à la rendre impénétrable? » (p. 11). Il rend les affections vaporeuses moins mystérieuses et il donne l'occasion aux vapoureux de participer eux-mêmes à leur guérison, ainsi que le souligne Michèle Huguet dans *L'ennui et ses discours* :

Par ailleurs, le médecin, s'il jouit, surtout à partir du XVIII^e siècle d'un rôle social important, et parle une sagesse en un langage qui lie le scientifique au moral, apparaît comme celui capable de ramener la douleur, l'incertitude, l'inquiétude ou

l'ennui à une dimension familière et banale qui n'a plus rien à voir avec la métaphysique¹³.

Traiter de la meilleure façon de prévenir les vapeurs sert aussi au Dr Pomme à exposer sa conception de l'homme aux médecins comme aux vaporeux. Il insiste particulièrement sur les liens entre le corps et l'esprit, et sur leur part de responsabilité dans les affections vaporeuses. « L'âme et le corps sont tellement unis ensemble, que les affections se communiquent réciproquement à l'autre : et c'est par l'entremises des fibres nerveuses que se fait ce commerce naturel entre ces deux parties de l'homme » (p. 467). Le vaporeux a un tempérament et des symptômes qui lui sont propres et qui ne sont pas que physiques : « il est rare que la tristesse et la défiance de soi-même et de la force de ses fonctions, ne se joignent à ces symptômes » (p. 458). Pour guérir et prévenir les vapeurs, il faut donc s'occuper des deux parties de l'homme, le corps et l'esprit. Le Dr Pomme accorde beaucoup d'importance à la volonté du patient et au pouvoir de son esprit pour détourner son attention de la maladie et pour éviter de sombrer dans les affections vaporeuses. La personne malade doit « chercher la diversité des objets, pour se récréer l'esprit, et le détourner de ce qui peut rappeler l'idée des vapeurs » (p. 469). Grâce à ce savoir, le public peut mieux comprendre les affections vaporeuses et leur fonctionnement, pour en arriver à les prévenir.

¹³ Michèle Huguet, *op. cit.*, p. 110.

5.4. Conclusion

Lorsqu'il s'adresse aux médecins, le Dr Pomme utilise les vapeurs comme une arme de combat pour attaquer ouvertement ceux qui s'opposent à lui et qui refusent de le suivre. Elles lui permettent d'exposer ses convictions et de susciter des réactions dans la communauté médicale. Il reproche surtout à ses collègues de ne pas l'écouter et de nier la justesse de ses observations pour des raisons qui ne sont pas médicales. Ceux-là, « toujours jaloux des nouveautés, quand ils ne les enfantent pas » (p. 19), ne travaillent pas dans le même but que lui : « le Public, dont je plaide la cause, me saura gré de mon désintéressement » (p. 19). En cherchant à convaincre les médecins avec des observations et des exemples, il transmet, en se servant des vapeurs, un savoir médical. La méthode qu'il propose (la guérison par les contraires) ne s'applique pas seulement qu'aux vapeurs, mais à une grande partie des maladies. Son traité met de l'avant des changements radicaux qui vont à l'encontre des habitudes des médecins et des spécialistes.

Pour que le public de non-spécialistes, auquel il s'adresse également, écoute et suive ses recommandations, le Dr Pomme doit établir sa crédibilité en gagnant sa confiance par son érudition et sa compassion. L'accumulation d'exemples, de lettres élogieuses sur son traité et de citations latines montre son savoir, mais aussi sa compréhension des douleurs et des besoins des vaporeux. Ceux-ci, vraisemblablement nobles et cultivés, peuvent comprendre la lignée dans laquelle il s'inscrit à l'aide de ces références. Le

Dr Pomme vulgarise également les termes médicaux et ses observations pour rendre ses propos plus accessibles et pour aider son public à mieux comprendre et à prévenir les affections vaporeuses. En gagnant ainsi sa confiance, il peut plus facilement lui transmettre son savoir médical. À la manière de Trublet et de La Mettrie, la connaissance des causes du mal et de ses remèdes doit aider les vaporeux à prendre les moyens nécessaires pour ne plus en souffrir. Les recommandations et les interdictions du Dr Pomme sur les vapeurs sont une façon de critiquer un certain mode de vie, qui correspond à celui de la noblesse, comme on le retrouve dans la majorité des écrits contemporains sur l'ennui, et d'en prescrire un nouveau. Pour prévenir les affections, l'auteur insiste sur l'importance de s'occuper à la fois du corps et de l'esprit, car ils agissent l'un sur l'autre. Les vapeurs rendent possible la transmission d'un savoir qui n'est pas seulement médical. En dernière instance, le Dr Pomme présente une conception particulière de l'homme divisé en deux parties (corps et esprit) aussi importantes l'une que l'autre pour la guérison. Contrairement à ce qu'on voit chez Mme du Deffand, cette conception n'est pas pessimiste, puisqu'il croit en la possibilité de guérison par la volonté de l'homme et par ses connaissances. Il serait donc possible de lutter contre l'ennui, même dans ses manifestations les plus radicales, les vapeurs.



Conclusion



Dans les textes étudiés dans ce mémoire, l'ennui, on l'a vu, est plus qu'un thème correspondant aux préoccupations propres au XVIII^e siècle. Pour les auteurs, traiter de ce mal, le décrire et en expliquer les causes permet, entre autres, de critiquer, de persuader, de transmettre des savoirs et de justifier la recherche des plaisirs. Il ne s'agit pas seulement de représenter une sensation douloureuse et ses conséquences, mais de l'utiliser dans différents discours pour mieux communiquer ses idées et sa conception du monde.

Dans *Les bijoux indiscrets*, l'ennui est en grande partie lié à la qualité du discours des personnages, comme on le voit aussi chez Mme du Deffand et chez Trublet. Selon le narrateur, le discours peut être une cause du mal ou un remède. Si cette fonction critique se retrouve dans la majorité des textes du corpus, elle prend ici sa plus grande ampleur. Le sultan, vivant dans la satiété et l'opulence, possède un pouvoir immense. Son principal souci est de trouver constamment de nouveaux moyens pour se divertir. Les personnes de son entourage sont choisies en fonction de leur capacité à l'amuser. Toutes leurs actions sont motivées par son ennui. À l'instar de ce qui est exposé chez La Mettrie, le plaisir a le pouvoir de chasser l'ennui, mais, contrairement au voluptueux, Mangogul compte sur les autres plus que sur lui-même pour le faire. Son pouvoir lui confère une relation particulière avec l'ennui. Il ne craint pas d'ennuyer les autres et de perdre leur estime, et il sait que ses sujets feront tout pour le satisfaire. Les conseils donnés par Trublet pour éviter d'être ennuyeux, en revanche, ne s'adressent pas à quelqu'un qui détient du pouvoir.

Le style de vie du sultan, comme celui de Mme du Deffand, est également responsable de son ennui; pour tous les deux, l'ennui fait partie de leur vie et il est inévitable. Toutefois, pour lui, il n'est pas synonyme de souffrance ou de mal de vivre.

Pour la marquise, l'ennui, qui s'aggrave avec le temps, est un mal irrémédiable qui est le résultat d'une condition humaine malheureuse. Au début de sa correspondance, il est aussi un outil de persuasion pour obtenir ce qu'elle veut de Voltaire. Comme Mangogul qui compte sur Mirzoza pour le divertir, elle donne à son correspondant la responsabilité de la sortir de sa léthargie. Un élément fondamental les distingue, puisque le sultan, par son statut et son pouvoir, est assuré du soutien de Mirzoza et de ses sujets. Mme du Deffand, elle, doit d'abord convaincre Voltaire de bien vouloir la divertir en misant sur leur commun amour du bon goût. Avec le temps, l'ennui devient chez elle une souffrance permanente qui, contrairement à ce qui se passe chez les autres auteurs du corpus, la condamne à l'immobilisme. Pour elle, comme pour Trublet et le Dr Pomme, l'éducation et le tempérament sont, en partie, responsables de l'ennui, mais sa connaissance des causes du mal ne l'aide pas à améliorer sa situation. Au contraire, elle ne fait que confirmer son constat pessimiste sur la condition humaine et elle lui enlève toute volonté pour combattre le mal. La poursuite des plaisirs ne lui est plus d'aucun secours et ils lui font sentir de plus en plus cruellement le caractère irrévocable de sa souffrance.

À l'opposé de Mme du Deffand, La Mettrie propose un style de vie basé sur le plaisir, qui par la maîtrise de l'art de jouir immunise complètement contre l'ennui. Il est le seul auteur à affirmer qu'il est possible de vivre sans cette sensation, encore que seul le voluptueux puisse y parvenir. L'art de jouir qu'il veut transmettre s'adresse en outre à une minorité de personnes qui exclut les prudes comme les débauchés. Les plaisirs, comme chez Diderot et chez Trublet, peuvent parvenir à chasser l'ennui, mais, selon La Mettrie, pour atteindre la volupté, il faut savoir les choisir et ne pas se contenter de satisfaire basement ses désirs. Les excès, au même titre que chez le Dr Pomme, sont considérés par lui comme une cause d'ennui. Il propose de prendre exemple sur la nature plutôt que sur la société pour être heureux et pour connaître la véritable volupté, celle qui remue l'âme et le corps. À l'opposé de Trublet, pour qui les plaisirs sont du côté de la société, La Mettrie la considère comme une source de corruption responsable de l'ennui et du malheur de l'homme parce qu'elle brime le corps et ses besoins.

La Mettrie et Trublet partagent le même objectif dans leurs textes, soit le bonheur de l'être humain. L'ennui y est considéré comme un des plus grands obstacles à cette quête et la lutte contre lui justifie à elle seule la recherche des plaisirs. Comme chez Diderot et le Dr Pomme, ils présentent le style de vie associé à la richesse comme une cause d'ennui. Même s'ils laissent entendre que le mal est souvent un problème lié à l'opulence et à l'oisiveté, ils n'affirment jamais que les pauvres ne peuvent en être victimes ou que leurs

douleurs sont moins importantes. C'est ici que Trublet se distingue de ses contemporains, puisqu'il utilise l'ennui pour démontrer qu'il est plus difficile pour les riches d'atteindre le bonheur et que leur mérite est supérieur s'ils y parviennent. Les conseils qu'il donne s'appliquent à des gens du monde qui ont le temps d'avoir des loisirs et de chercher de nouveaux plaisirs. De la même façon que Mme du Deffand, il considère que la nature de l'homme est à la source de l'ennui. Toutefois, ses conseils incitent les lecteurs à utiliser leurs connaissances du mal pour y remédier. Pour lui, l'homme doit jouer un rôle actif dans sa quête du bonheur.

Enfin, le Dr Pomme donne, lui aussi, des conseils pratiques et utiles pour que le lecteur vapoureux puisse apprendre à reconnaître le mal et à l'éviter. Il mise sur sa volonté pour y parvenir. À l'instar des textes de Trublet et de La Mettrie, son traité vise à améliorer la situation de l'être humain, mais cette fois-ci ce n'est pas le bonheur qui est l'objectif principal, mais plutôt son pendant médical, la santé. Les vapoureux auxquels il s'adresse constituent le même public que celui de Trublet : des hommes riches, cultivés et nobles. Ses conseils correspondent donc aux particularités de leur style de vie. Ils pourraient être utiles à Mme du Deffand ou au sultan Mangogul, lui qui s'ennuie, en partie, à cause de la satiété et de l'oisiveté. Comme La Mettrie et Trublet, le Dr Pomme suggère la variété des plaisirs comme remède, mais sans excès. Cependant, lorsqu'il s'adresse à un public de spécialistes, il utilise l'ennui, un peu à la

manière de Mme du Deffand, comme un moyen de persuasion. Le traité du Dr Pomme n'a pas seulement une visée utilitaire, mais aussi polémique.

Dans les textes étudiés, la *description* de l'ennui ne comporte pas de grandes différences selon le genre utilisé. Il s'agit toujours d'un mal douloureux, d'intensité variable, difficilement évitable, qui empoisonne la vie si on ne trouve pas une façon de le chasser, même temporairement. Cette description correspond en grande partie à celle de l'article « Ennui » de l'*Encyclopédie*. Ce qui distingue les textes est plutôt dans les *fonctions* de cette sensation.

Dans *Les bijoux indiscrets*, l'ennui survient dans des moments d'inaction et d'oisiveté. Lorsque le sultan en souffre, les personnages autour de lui mettent tout en œuvre pour y remédier et c'est ce qui motive leurs actions. L'ennui est donc, dans ce roman, le moteur de l'action et il structure tout le récit par les essais de l'anneau.

Tout comme chez Diderot, l'ennui est à la source des actions chez Mme du Deffand. Elle doit cependant utiliser son mal comme outil de persuasion pour que la correspondance continue. La lettre devient à la fois le lieu de description de son mal et son remède. L'épistolière décrit son ennui à Voltaire pour susciter sa pitié et pour le persuader de continuer à lui envoyer lettres et écrits qui la divertiront.

Dans *L'art de jouir*, La Mettrie propose comme philosophie celle du voluptueux. Bien qu'il vise, comme Trublet et Pomme, le bonheur et le bien-être de l'homme, il s'adresse à un public limité et il leur propose un mode de vie idéal qui ne tient pas compte des exigences de la société. Il utilise alors l'ennui pour valoriser le plaisir et il mise sur la crainte qu'en ont les hommes pour mieux transmettre une philosophie qui remet en question la raison et la vertu.

Au contraire, la morale de Trublet s'adresse à l'homme du monde, soucieux d'y être estimé. Il lui propose une morale utilitaire qui tient compte de ses défauts et de ses faiblesses. Comme chez le Dr Pomme, l'ennui lui permet de critiquer des comportements et de prescrire un mode de vie, qui sans être idéal, peut chasser momentanément l'ennui.

Dans le traité médical, le Dr Pomme se sert, lui aussi, du mal pour critiquer et prescrire. Il vise, comme Trublet, le mieux-être de l'homme, mais par une hygiène de vie particulière. Ce qui distingue ce traité est sa portée polémique lorsqu'il s'adresse aux spécialistes. L'auteur ne veut pas seulement améliorer l'état des malades, mais aussi apporter des changements radicaux dans l'approche médicale de la maladie en combattant les préjugés et les habitudes néfastes des médecins, par le biais du traitement des vapeurs.

Les fonctions de l'ennui, on le voit, peuvent donc varier selon le genre retenu par un auteur et elles sont étroitement liées à la visée du texte et au public auquel celui-ci s'adresse. Notre travail ne s'appuyant que sur un nombre restreint d'œuvres, il serait intéressant, dans une étude plus large, d'en comparer un plus grand nombre pour vérifier la récurrence (ou non) de ces fonctions.

Bibliographie

I. Corpus

DIDEROT, Denis, *Les bijoux indiscrets*, Paris, Garnier-Flammarion, « GF », 1968, 307 p. Édition d'Antoine Adam.

DU DEFFAND, Madame, *Lettres à Voltaire*, Paris, Payot et Rivages, « Rivages poche Petite bibliothèque », 1994, 214 p. Édition de M. de Lescure.

LA METTRIE, Julien Offray de, *L'art de jouir*, dans *Œuvres philosophiques II*, Paris, Fayard, « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 1987, p. 299-334.

POMME, Pierre, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, Lyon, B. Duplain, 1767, 501 p.

TRUBLET, Nicolas Charles Joseph, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, Genève, Slatkine reprints, 1968, 466 p. Édition de 1754-1760.

II. Études

ADAMS, D.J., « Diderot, Dialogue and Debate », *Vinaver Studies in French*, 1986 p. 90-115.

BENREKASSA, Geneviève, *Le mal de vivre*, Paris, Hachette, «Thèmes et parcours littéraires », 1975, 110 p.

BOUCHEZ, Madeleine, *L'ennui de Sénèque à Moravia*, Paris, Bordas, 1973, 207 p.

CRAVERI, Benedetta, *Madame du Deffand et son monde*, Paris, Seuil, 1982, 441 p.

CHOUILLET, Jacques, *Diderot*, Paris, Sedes, 1977, 345 p.

DEPRUN, Jean, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, «Bibliothèque d'histoire de la philosophie», 1979, 454 p.

DIDEROT, Denis et Jean Le Rond D'ALEMBERT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Stuttgart, F. Fromman Verlag, 1966.

DOSCOT, Gérard, *Madame du Deffand, ou, le monde où l'on s'ennuie*, Lausanne, Rencontre, « Ces femmes qui ont fait l'histoire », 1967, 226 p.

DUISIT, Lionel, *Madame du Deffand, épistolière*, Genève, Droz, 1963, 128 p.

ELLRICH, Robert J., « The Structure of Diderot's *Les Bijoux indiscrets* », *The Romanic Review*, 51-52, 1960-1961, p. 279-289.

HUGUET, Michèle, *L'ennui et ses discours*, Paris, Presses universitaires de France, « Philosophie d'aujourd'hui », 1984, 228 p.

JACQUART, Jean, *L'abbé Trublet critique et moraliste 1697-1770 d'après des documents inédits*, Paris, A. Picard, 1926, 452 p.

JANKELEVITCH, Vladimir, *L'aventure, l'ennui et le sérieux*, Paris, Éditions Montaigne, « Présence et pensée », 1963, 222 p.

JONARD, Norbert, *L'ennui dans la littérature européenne. Des origines à l'aube du XX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 1998, 213 p.

KAVANAGH, Thomas, « Language as Deception: Diderot's *Les Bijoux indiscrets* », *Diderot Studies*, 23, 1988, p. 101-113.

KEMPF, Roger, *Diderot et le roman ou le démon de la présence*, Paris, Édition du Seuil, 1964, 254 p.

KHUN, Reinhard Clifford, *The Demon of Noontide: Ennui in Western Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1976, 395 p.

LA GARANDERIE, Antoine de, *La valeur de l'ennui*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1968, 121 p.

LECONTE, Frantz Antoine, *La tradition de l'ennui splénétique en France*, New York, Peter Lang, « Reading Plus », 1995, 267 p.

MAUZI, Robert, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1969, 725 p.

MAUZI, Robert, « Les maladies de l'âme au XVIII^e siècle », *Revue des sciences humaines*, 100, 1960, p. 459-493.

MORILHAT, Claude, *La Mettrie. Un matérialisme radical*, Paris, Presses universitaires de France, « Philosophies », 1997, 126 p.

ROGER, Jacques, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1963, 848 p.

THOMSON, Ann, « Introduction », dans Julien Offray de La Mettrie, *De la volupté*, Paris, Éditions Desjonquères, « XVIII^e siècle », 1996, p. 7-17.

THOMSON, Ann, *Materialism and Society in the Mid-Eighteenth Century: La Mettrie's Discours préliminaire*, Genève, Droz, 1981, 278 p.

VARTANIAN, Aram, « Érotisme et philosophie chez Diderot », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 13, 1961, p. 367-390.

VARTANIAN, Aram, « Introduction des *Bijoux indiscrets* », *Œuvres complètes de Diderot*, Tome III, Paris, Hermann, 1978, p. 3-17.



Handwritten text at the bottom right of the page, possibly a signature or date.